

Université de Strasbourg

Société des Amis et Anciens Étudiants de la
Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg,

Bulletin n°35, 2012

Extraits

Sommaire

- p. 2** Le billet du président (Christian Wolff)
- p. 3** Du visible à l'invisible. Quelques enjeux actuels d'une théologie du regard (Annick Vanderlinden Kocher)
- p. 10** Mes années de Fac ... et le temps passé à la direction de l'Église (Michel Hoeffel)
- p. 13** De la Faculté à la direction d'Église. Un témoignage (Marc Lienhard)
- p. 16** Témoignage d'un choix libre et d'un engagement (Christian Schmidt)
- p. 18** Mes années d'études (Antoine Pfeiffer)
- p. 22** Il y avait aussi des étudiantes ... (Jeane Marie Léonard)
- p. 24** La réouverture de la bibliothèque des Facultés de théologie après travaux (Beat Föllmi)
- p. 26** Les Huguenots. Grand Opéra français de Giacomo Meyerbeer (Beat Föllmi)
- p. 28** Voyage à Aquilée (Pierre Thierry)
- p. 31** Rapport du doyen (Rémi Gounelle)
- p. 36** Liste des soutenances de thèse de doctorat (Richarde Fischer)
- p. 37** Compte rendu de l'assemblée générale 2011 (Marjolaine Chevallier)

Le billet du président

Il m'est agréable de présenter le Bulletin de la cuvée 2012. Il a du corps, me semble-t-il, et son contenu est varié.

Il s'ouvre sur l'article de fond que constitue le texte de la conférence donnée par Mme Annick Vanderlinden-Kocher à l'issue de l'assemblée générale de l'an passé. Elle y expose les idées fortes de sa récente thèse de doctorat, *Du visible à l'invisible, quelques enjeux de la théologie du regard*, ancrée sur l'importance grandissante de l'image dans la culture et la vie sociale actuelles.

Les importants travaux d'agrandissement des deux bibliothèques de théologie, qui avaient donné matière à plusieurs contributions dans notre précédent Bulletin, sont terminés, à la satisfaction générale et au soulagement des lecteurs. Le professeur Beat Völlmi, responsable de la bibliothèque protestante, en rend compte dans ces colonnes.

Cette page étant tournée, nous avons, comme promis, retrouvé avec plaisir – j'espère, partagé avec vous – la série des témoignages recueillis sous le titre global *Que sont-ils devenus ?* Ce sont, à leur tour, quatre anciens présidents de nos Eglises régionales, deux de l'ancienne ECAL et deux de sa sœur l'ancienne ERAL, qui évoquent ce qui, dans leurs études de théologie, les ont marqués plus particulièrement jusqu'à présent. S'y est jointe, à notre invitation, une ancienne étudiante dont la carrière atypique, couronnée par un doctorat, surprendra plus d'un.

Les représentations, ce printemps, à Strasbourg et à Mulhouse, du grand opéra, bien oublié, de G. Meyerbeer, *Les Huguenots*, ont eu un succès éclatant. A cette occasion, B. Völlmi a donné à la Faculté, avec extraits musicaux, une conférence d'initiation, dont il nous a confié l'essentiel pour nos lecteurs.

Autre volet culturel que le récit du voyage organisé par la Faculté et l'Amicale des étudiants, en mai 2011, en Autriche, Frioul et Bavière : il n'y a rien de tel pour s'imprégner d'impressions fortes, engranger des souvenirs durables et resserrer des liens que ces voyages, qui sont autant de moments privilégiés pour les étudiants comme pour les organisateurs.

Suivent les rubriques habituelles, mais essentielles, que sont le rapport du doyen Rémi Gounelle sur les aspects plus ou moins réjouissants de l'évolution de la Faculté au sein de l'Université de Strasbourg, ses travaux et ses jours, et puis les échos de notre Société.

Christian Wolff

Du visible à l'invisible

Quelques enjeux actuels d'une théologie du regard

Voici le texte, légèrement remanié, de la conférence que Mme Annick Vanderlinden-Kocher a donnée, le 23 mai 2011, à l'Assemblée générale de la Société des amis et anciens étudiants de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg. Cet exposé résumait la thèse de doctorat, qu'elle a soutenue en janvier 2010, et qui est sur le point d'être publiée, sous le titre : Annick Vanderlinden, Vivre sous le regard de Dieu : une redécouverte théologique du regard, Zürich-Berlin, LitVerlag (Etudes de théologie et d'éthique 2), 2012.

Nous vivons aujourd'hui dans une société qui place l'accent sur le visible, sur ce qui est et doit se rendre visible, sur **la visibilité** ; une société qui ambitionne de tout voir, et de tout donner à voir. Preuve en est par exemple la profusion d'images qui envahissent notre champ visuel : images à tout venant de la publicité, des journaux, des informations télévisées, etc. Si nous nous baladons en ville, force est de constater que nombre d'images peuplent notre champ visuel, à tel point que certains auteurs parlent à ce propos de *boulimie visuelle*¹ ou encore de *survisibilité*². Pour Pascal Dibie, nous vivons dans *un univers vitrine qui n'a plus d'autre fonction que de donner à voir*³.

Cette profusion d'images, ou cette inflation visuelle, induit le sentiment que nous pouvons tout voir, que nous avons même un « droit de regard » sur tout : de la politique à l'économie (nationale et internationale), en passant par la vie des stars, ou des *people*, à l'existence de tout un chacun, plus rien ne fait l'objet d'un embargo visuel. Notre regard peut se poser sur tout, sur quantité de domaines d'existence, publics comme privés, collectifs comme intimes.

Trois mots d'ordre semblent aujourd'hui définir le regard : l'immédiateté, l'ubiquité et la transparence.

L'immédiateté détermine ce qui est *im-médiat*, c'est-à-dire sans *média*, sans intermédiaires, ce qui s'exerce sans médiations. Le regard jouit en effet de cette caractéristique : ne dit-on pas de deux personnes qu'elles se sont aimées au « premier regard », ou que l'on savait cette situation perdue ou gagnée « du premier coup d'œil » ? Le regard bénéficie d'une perception instantanée, raison pour laquelle il est souvent synonyme d'authenticité : l'intuition du « premier regard » ne s'avère-t-elle pas souvent exacte ?

L'ubiquité définit ensuite la possibilité de se trouver en plusieurs endroits simultanément, soit de voir des personnes vivant dans un contexte fort différent du nôtre, et d'assister à des événements qui se déroulent à l'autre bout de la planète, tout en ne bougeant pas de notre fauteuil. Les avancées technologiques rendent possible ce qui relevait encore de la fiction il y a seulement quelques années. Cette possibilité nouvelle tend à induire l'illusion que l'on peut tout voir, et vivre en plusieurs lieux à la fois.

¹ Pascal Dibie, *La Passion du regard : essai contre les sciences froides*, Paris, Métailié, 1998.

² Alain Gauthier, *Du visible au visuel : anthropologie du regard*, Paris, PUF (Sociologie d'aujourd'hui), 1996.

³ Pascal Dibie, *La Passion du regard*, p. 168.

Le troisième attribut qui qualifie le regard, à savoir **la transparence**, résulte des deux caractéristiques précédentes, soit de l'immédiateté et de l'ubiquité. Si l'on peut tout voir, partout, et de manière simultanée et immédiate, alors tout nous semble clair, limpide, transparent ; il nous semble avoir affaire aux *choses mêmes*⁴ et ce de manière tout à fait transparente.

Il est très intéressant de relever que le thème de la transparence a pris un essor particulier ces vingt dernières années : si auparavant, il était davantage question d'*honnêteté* ou de *sincérité* (que ce soit dans les comptes, dans les relations publiques, professionnelles ou personnelles), aujourd'hui, on parle plus volontiers de *transparence* : transparence des comptes, transparence dans les relations interpersonnelles. Cette hégémonie de la transparence se manifeste également dans des constructions architecturales qui favorisent les grandes ouvertures sur l'extérieur, les fenêtres qui baignent les pièces de lumière, les baies vitrées, etc. Actuellement, tout doit pouvoir se voir, se montrer, se dire ; nous devons pouvoir avoir accès aux données, être en mesure de les vérifier : les secrets demandent à être dévoilés, les non-dits à être brisés, les mystères à être révélés au grand jour et expliqués à tout un chacun ; tout doit pouvoir apparaître dans une transparence aussi limpide que possible.

Cette transparence ne va toutefois pas sans poser quelques problèmes : le juriste Lawrence Lessig, grand défenseur de la liberté sur le Net, explique, dans un article paru dans le *Courrier international*⁴, que la transparence fragilise davantage la démocratie, qu'elle ne contribue à la renforcer : elle conduirait même au soupçon généralisé voire au rejet du politique, car à force de tout savoir, de connaître les dessous des affaires et des magouilles politiques, on finit par ne plus savoir à qui se fier... Dans le domaine de la relation à l'autre, la transparence entraîne une compréhension ambiguë du regard qui a un impact sur la qualité même des relations : la transparence finit par tuer la confiance réciproque qui repose sur ce qui échappe au regard, sur ce qu'on ne voit pas ; la confiance repose sur la « foi » (ou la bonne foi), qui précisément croit sans voir.

Ces trois caractéristiques que sont l'immédiateté, l'ubiquité et la transparence, qui semblent définir actuellement le regard, induisent un sentiment de **toute-puissance visuelle** ou, pour le dire autrement, d'« omnivoyance ». Les techniques audiovisuelles relaient l'information toujours plus vite et toujours plus loin, et contribuent probablement à ce sentiment de toute-puissance lié au regard. Les développements scientifiques modifient la qualité de notre vision ainsi que son étendue : l'invention du télescope et du microscope, ou encore les découvertes de l'appareil photo et du caméscope, sans parler de l'explosion du numérique ont transformé la manière dont nous posons notre regard sur le monde et sur les autres. Elles ont révolutionné les paramètres de notre regard. En effet, nous ne voyons plus aujourd'hui ce que voyaient nos ancêtres : notre regard se pose sur quantité de lieux, d'événements, de personnes, de situations, d'histoires, d'images qui nous submergent et qui rendent la sélection difficile. Si notre œil peut se porter rapidement et aisément sur un nombre de domaines très différents, nous éprouvons toutefois une difficulté grandissante : notre œil peine de plus en plus à se fixer sur un objet ou un événement précis. Notre œil vagabonde, zappe d'une chose à l'autre, erre entre les différentes sollicitations qui lui parviennent ; il ne s'attarde plus vraiment sur ce qu'il considère, il ne prend plus le temps de « regarder » ce sur quoi il se pose. La préférence semble aller – toujours davantage – au balayage de la plus grande étendue possible plutôt qu'à l'attention particulière d'un détail de manière approfondie. Le panorama l'emporterait-il aujourd'hui sur la miniature ? L'espace en effet paraît privilégié par rapport au temps, qui se restreint au fur et à mesure où celui-là s'impose.

⁴ Philippe Thureau-Dangin, « Transparent, certes, mais digne de confiance ? », Editorial du *Courrier International* 1008 (25/02/2010 – 03/03/2010), p. 6.

Espace et temps interviennent de pair dans l'expérience visuelle : plus l'espace gagne du terrain, plus le temps vient à manquer ; au contraire, si l'espace se réduit, le temps reprend ses droits, et avec lui, ceux de la densité, de la profondeur et de l'approfondissement des choses.

Dans l'ordre du regard, le privilège de l'espace sur le temps trouve sa traduction dans la préférence accordée au visible ou à la visibilité sur ce qui échappe à la vue, sur l'invisible. Regarder prend du temps : discerner par-delà la vue panoramique, requiert une attention qui manifeste une volonté avérée de discerner l'essence des choses derrière leurs apparences. Car « regarder » n'équivaut pas à « voir » : **le regard ne se réduit pas à la vue**. En effet, si la vue peut se définir par la réception de stimuli externes exercés sur les organes de la vision, le regard se définit de façon beaucoup plus active, voire proactive, en interaction avec le milieu dans lequel nous sommes plongés et avec ce que nous cherchons à discerner. Contrairement à la vue, le regard suppose une opération première liée au désir de porter son regard sur quelque chose en particulier, à la volonté de considérer un objet ou un être parmi d'autres, au choix de sélectionner, parmi l'ensemble des données qui s'offrent à la vue, les plus pertinentes, ou celles qui heurtent nos sens ou convoquent notre être.

En vertu de ces définitions, il me semble pouvoir avancer l'idée que nous sommes aujourd'hui dans une société non du « regard », mais de la « vue », du « visible », de la « visibilité », voire de la « survisibilité » : (se) rendre visible, (se) faire voir importe plus que tout. Les cotes de popularité ou de sociabilité se mesurent à l'aune de l'indice de visibilité sur le net et sur la place publique, ce qui peut avoir son importance dans une recherche d'emploi notamment. Il s'agit de se mettre en scène, de s'occuper de sa vitrine (ou de son blog), de publier ses photos, de rendre son existence visible, et de le faire savoir. Est-ce qu'aujourd'hui « jouer à vivre » l'aurait emporté sur « vivre » même ?

Cette évolution de la société concernant ce jeu de représentation a été annoncée dès les années 1960, par quelques penseurs avant-gardistes tels que Guy Debord. Dans son ouvrage *La société du spectacle* (1967)⁵, Guy Debord montre comment nous sommes passés, depuis les années 1950, d'une sphère de *l'être* à une sphère de *l'avoir*, qui induit elle-même une sphère du *paraître*. Pour lui, cette sphère du paraître est liée à la montée du capitalisme : l'encouragement à l'enrichissement personnel et à la consommation modifie la perception du monde et la vision de l'existence humaine. Pour lui, si les conditions modernes de production ont certes permis le recul des besoins et l'accumulation des richesses, elles ont aussi eu pour répercussion négative le recul de la vie concrète. La perspective de *l'avoir* a remplacé celle de *l'être*, et amené la vie quotidienne, concrète, à s'éloigner dans une représentation (*je suis ce que j'ai*), qui induit elle-même un spectacle (*je suis ce que je parais avoir*). Ce spectacle ou cette mise en scène, cette représentation constituerait ainsi aujourd'hui la principale production de notre société actuelle ; notre mode de vie en commun se trouverait désormais relayé et médiatisé par des images, par un paraître, par des spectacles, des mises en scène de soi à l'écran, sur la place publique, dans les journaux, etc. Si nous songeons à la place qu'occupent aujourd'hui les nombreux réseaux sociaux (tels que Facebook) et les émissions de télé-réalité sur le petit écran, nous ne pouvons qu'être frappés par l'actualité des propos de Guy Debord : il s'agit de se mettre en scène, de se révéler, de se dévoiler, parfois de manière impudique (*je suis ce que je montre de moi*). Le risque, dans un tel contexte, est que le regard confonde ce qu'il voit avec ce qui est, qu'il réduise l'être à sa visibilité.

Ce risque est réel, et nous pouvons nous demander comment nous vivons le fait de nous placer ainsi les uns sous le regard des autres. Pourquoi nous plaçons-nous ainsi sous le regard des autres, et qu'y cherchons-nous ?

⁵ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard (Folio 2788), 1992 [1967].

Le philosophe Jean-Paul Sartre, en son temps, s'est précisément posé cette question. Dans son ouvrage *L'être et le néant*⁶, il analyse le regard exercé en relation, en lien avec les problématiques de l'être et du paraître. Il soutient que l'être se confond avec son paraître : le phénomène, c'est-à-dire ce qui nous apparaît et que nous percevons, renferme d'emblée tout ce qu'il y a à percevoir. Nul fonds caché de l'être à percevoir, aucun mystère à entrevoir ; le phénomène présente déjà tout ce que nous pouvons saisir de la réalité.

Dans le domaine de la relation à l'autre, cela signifie que **l'être se résout à sa visibilité** : l'autre s'identifie avec l'image qu'il donne de lui et que l'autre perçoit. Pour le dire autrement, cela signifie que mon être s'identifie avec ce que l'autre en perçoit. Sartre va même plus loin que cela en affirmant que mon être est enfermé dans le regard de l'autre. L'autre détient la vérité sur mon être et, ce faisant, a barre sur moi. Pour Sartre, le regard échangé en relation est affaire de pouvoir : le regard de l'autre vole et aliène ma liberté, car il restreint mon être à ce qu'il en perçoit ; il fige mes possibilités et me restreint à une image, il me ravale au rang d'objet.

Les avancées technologiques et la logique médiatique risquent de nous pousser à cette conception sartrienne, dans laquelle l'être se résume à son paraître. S'il s'agit de voir, d'être vu, de se montrer, d'apparaître dans le regard des autres pour exister, pour « être » ou « devenir quelqu'un », ne risque-t-on pas d'en arriver à cette compréhension partielle, partielle et effarante des relations humaines.

La **théologie** a-t-elle quelque chose à dire sur ces questions ? Comment aborde-t-elle, de son côté, la problématique du regard ? Quelles répercussions la manière dont elle l'envisage peut-elle entraîner sur notre compréhension de la vue et du regard, tels qu'ils se présentent à nous aujourd'hui ? Dans ma thèse de doctorat, je me suis penchée sur ces questions. Il me semble important que la théologie non seulement s'interroge sur ces sujets de société actuels, mais apporte aussi des clés et des outils herméneutiques dans cette situation nouvelle, liée à la vue et au regard, situation dont on n'a probablement pas encore mesuré tous les enjeux.

Certains aspects d'une **théologie du regard**, en lien avec la justification par la foi, permettent, me semble-t-il, d'avancer quelques pistes de réflexion intéressantes pour sortir le regard de l'impasse dans lequel il semble mené aujourd'hui.

Toute théologie du regard commence par faire l'aveu qu'une partie de la réalité échappe à notre saisie, et donc aussi à notre regard. Confessé comme Père, Fils et Esprit, **Dieu** n'en **reste** pas moins **invisible**, autre manière d'affirmer qu'il échappe en définitive à toute compréhension totalisante ainsi qu'à toute tentative de maîtrise. Tant pour les auteurs de l'Ancien que pour ceux du Nouveau Testament, la réalité ne se résume pas à ce que l'on voit ou à ce que l'on en perçoit.

La théologie du **Dieu caché** et du **Dieu révélé** illustre particulièrement bien cette dernière affirmation : pour elle, l'être se donne dans une conjonction de manifestation et de latence, de visible et d'invisible. Dans *l'Institution de la religion chrétienne* [1560]⁷, Jean Calvin développe cette thématique du Dieu caché et du Dieu révélé (qu'il reprend de Luther) en lien avec la doctrine de la Providence. Ces thématiques conjointes manifestent le fait que le champ

⁶ Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, [Paris], Gallimard (Tel), 1998 [1943].

⁷ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, édition critique avec introduction, notes et variantes, publiée par Jean-Daniel Benoît, Paris, Librairie philosophique J. Vrin (Bibliothèque des textes philosophiques), 4 tomes, 1957-1963.

du visible ne renferme pas l'ensemble de la réalité : au contraire, une partie de la réalité reste cachée, opaque, mystérieuse, incompréhensible.

Pour Calvin, le *Dieu caché* désigne l'incognito de Dieu, c'est-à-dire Dieu en tant qu'il demeure fondamentalement au-delà de toute représentation et qui échappe à la perception et à la connaissance humaines. Cette compréhension de Dieu gouverne les doctrines de la Providence et du Jugement divin dans la dernière édition de *l'Institution de la religion chrétienne* (1560). Par opposition au *Dieu caché*, le *Dieu révélé* désigne la manifestation de Dieu dans la nature et le cosmos, ainsi que sa Révélation en Jésus-Christ, que l'Écriture donne à connaître. Si l'Écriture révèle l'agir divin – sa Providence, qui affirme que tout repose dans les mains de Dieu, que rien n'arrive ni ne survient dans le monde sans qu'il ne l'ait décidé ni choisi dans sa sagesse et sa prescience éternelle – elle ne lève toutefois pas le voile sur l'être divin. Dieu reste un Dieu essentiellement caché.

La théologie du Dieu caché et du Dieu révélé, telle que Calvin l'expose, lui permet d'affirmer que le visible n'est tel que parce qu'il est traversé par un invisible qui le précède et qui le fonde, un invisible qui l'oriente. Pour Calvin, nous sommes appelés à développer ce qu'il appelle un *regard de la foi*, c'est-à-dire un regard qui s'attache non au seul visible, mais qui cherche à discerner la présence et l'action de l'invisible au sein du visible. Le visible ne s'appuie pas sur rien, sur le vide ou le néant (comme tel est le cas pour Sartre par exemple), mais s'organise à partir d'un centre de perspective invisible, qui est à la source du visible. Le *regard de la foi* offre ainsi au croyant un nouveau critère de visibilité : il perçoit ce qui l'entoure à partir d'une dynamique et d'une perspective invisibles.

Cette compréhension de Calvin s'avère particulièrement intéressante, si nous la confrontons aux travaux récents de la physiologie et des sciences humaines relatifs au fonctionnement de notre vision et à l'émergence de notre regard. Ces travaux nous apprennent que la perception visuelle ne correspond pas à une reproduction du monde extérieur en notre for intérieur, à la manière d'un décalque de la réalité, mais à une construction qui tisse ensemble les multiples éléments que nous présentent les sens (dont la vue) avec nos conceptions antérieures. L'affaire s'avère même plus compliquée que cela, car nos perceptions sont pour partie influencées (voire déterminées) par nos connaissances antérieures, que celles-ci résultent de l'expérience ou de l'éducation. Toute représentation est précédée (voire conditionnée) par un ensemble de facteurs qui l'orientent, facteurs aussi divers que la culture, la tradition, l'éducation, etc. Ainsi, même si nous nous accordons tous plus ou moins à reconnaître les mêmes choses dans ce que nous voyons, chaque perception demeure unique. Chaque regard demeure singulier ; il témoigne du rapport au monde de celui qui l'exerce.

Regarder n'équivaut donc pas à *recevoir*, mais suppose un *ordonnement du visible*. Cet ordonnement s'effectue au sein d'un croisement : entre le contenu des différentes perceptions et les éléments qui les précèdent et les rendent possible, entre ce qui apparaît à la vue (les phénomènes) et ce qui lui échappe et reste invisible (qui oriente pourtant notre vision et fonde notre regard). Ce croisement caractéristique de la perception et de la faculté de représentation, le philosophe Maurice Merleau-Ponty l'a décrit à l'aide d'une figure empruntée à la rhétorique, à savoir le « chiasme ». Cette figure, dont le dessin est « X », manifeste le fait que les choses nous apparaissent à la jonction (ou à la jointure) entre des éléments visibles et des composantes invisibles⁸.

⁸ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible, suivi de Notes de travail*, [Paris], Gallimard (Tel 36), 1999 [1964].

En théologie, ce croisement, ou cet entrelacement d'éléments visibles et invisibles se présente de manière exemplaire **dans la cène**. Les éléments visibles et tangibles que sont le pain et le vin sont invités, par l'anamnèse et les paroles de l'institution, à signifier une présence autre, qui excède leur matérialité, la présence et l'action de Dieu dans nos vies. La figure du chiasme, telle que la décrit Merleau-Ponty (et bien que cela ne soit pas son propos), nous aide à saisir de quelle manière nous sommes invités à comprendre cette présence et cette action de Dieu pour nous, dans notre rapport au monde tout comme dans nos relations avec les autres, à partir d'une perspective qui échappe au regard, d'une présence invisible qui n'en demeure pas moins agissante⁹.

L'image du « chiasme » ou cet entrelacs d'éléments visibles et invisibles que rend manifeste la cène, nous invite à nous forger une conception de l'existence qui n'est pas traversée par rien, par le vide ou par le néant. Elle nous enjoint au contraire à nous forger une compréhension de l'existence dans laquelle l'être n'est pas seulement surface, apparition ou paraître. Dans cette compréhension, la forme et le fond s'entrecroisent au sein d'un style propre à chacun ; style qui est la marque de l'individualité, de la profondeur, de la manière dont chacun est habité par une présence qui, tout à la fois, le dépasse et le fonde ; style qui manifeste le regard unique que chacun pose sur le monde et sur les autres. Notre rapport au monde, nos relations aux autres et à Dieu sont donc le lieu d'un croisement : de notre propre regard et d'une présence qui s'inscrit à la source de notre regard, d'une présence qui fonde et oriente notre regard.

Cette compréhension théologique du regard nous invite à poser sur le monde, sur les autres et même sur Dieu, un regard qui refuse de se laisser berner par l'évidence, un regard qui cherche à discerner, au-delà des apparences, ce qui le fonde et l'oriente. Ce regard refuse d'enfermer l'autre dans ce qu'il donne à voir de lui (l'être ne s'identifie pas à son apparaître ou à sa visibilité). Il prend au sérieux le croisement que suppose la vue, qui constitue une passerelle vers un au-delà, un ailleurs du temps et de l'espace, dimension dans laquelle l'autre advient en même temps que moi-même, parce que je reconnais être traversé par une présence autre, une transcendance à l'œuvre dans l'immanence de ma perception. Cette transcendance se donne à saisir comme une rupture, une bouffée d'air frais, la venue et la manifestation d'un ailleurs. Cet ailleurs demeure résolument incontrôlable, immaîtrisable, opaque et non-transparent ; il est à saisir avec toute la distance et le respect que suppose la pudeur (qui laisse affleurer le mystère de l'autre sans jamais le forcer). Un tel regard part de l'aveu que toute relation au monde, aux autres, à nous-mêmes et à Dieu comporte une aura de mystère (de même que l'existence), qu'un invisible gouverne et oriente notre visible.

Ce regard, que je nommerais, à la suite de Calvin, *regard de la foi*, fait l'aveu d'un écart entre ce qui est donné à voir dans le visible, et ce que nous sommes appelés à y percevoir, et qui reste insaisissable à l'œil trop pressé ou à l'œil vagabond. Nous ne voyons pas la réalité parce que celle-ci entrechoque nos sens ; nous la voyons parce que nous ordonnons le visible. Le *regard de la foi* ordonne le visible à partir d'un centre de perspective invisible, autre manière de préserver le mystère des êtres que nous rencontrons et d'affirmer que le monde échappe à notre emprise et à notre maîtrise.

Ce message mérite, me semble-t-il, d'être réaffirmé aujourd'hui. Nous aurions **une « éducation du regard » à proposer**, éducation théologique à un regard qui refuse d'identifier ce qu'il voit avec ce qui est, à un regard qui instaure un espace de liberté entre une recherche de reconnaissance et une quête d'individualisme à tous vents, à un regard qui

⁹ J'ai développé ce point en particulier dans mon article : Annick Kocher, « La croisée du visible et de l'invisible chez Merleau-Ponty : ouverture pour la liturgie », *Bulletin du Centre protestant d'études* 58/3 (2006), p. 3-32.

n'enferme pas l'autre, mais qui le perçoit à partir de la dialectique du visible et de l'invisible, dans la dynamique de l'espérance. Cette éducation enseignerait que le visible n'est tel que parce qu'il se donne sur fond d'invisible, que parce qu'un invisible le traverse et le fonde. De la même façon que l'écrit tire son sens de la lecture, le visible le tire de celui qui le regarde, de celui qui l'agence et l'ordonne, de celui qui lui donne du sens.

Cette éducation théologique du regard nous inviterait ainsi à nous poser la question : à partir de quels fondements, de quels critères considérons-nous ce sur quoi nous posons notre regard, ceux que nous rencontrons ? Qu'est-ce qui gouverne et oriente notre regard ? A partir de quel centre de perspective considérons-nous le monde et l'existence ? De quoi nourrissons-nous notre regard, et comment lui permettons-nous de se renouveler ?

Le *regard de la foi*, qui refuse d'identifier l'être à ce qu'il paraît, à son image ou à sa visibilité, nous invite à creuser ces questions, à cheminer avec elles. Il nous invite à prendre le temps d'observer le monde, de le contempler, de l'étudier, de le comprendre, de le savourer ; de prendre le temps de la rencontre et de la découverte progressive et conjointe de soi-même et des autres, de prendre le temps de l'écoute et du silence, de l'incompréhension, du dévoilement progressif... Car, et je conclurai avec ce verset de Paul, tiré de la 2^e épître aux Corinthiens : *Notre objectif n'est pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas ; ce qui se voit est provisoire, mais ce qui ne se voit pas est éternel* (II Cor. 4,18).

Annick Vanderlinden Kocher

Mars 2012

Mes années de Fac ...

Débuts déroutants

Bien sûr que je me souviens, en gardant l'impression de toute une évolution, du temps de mes études en théologie, qui pour moi se situait entre 1955 et 1960. J'avoue que le démarrage n'a pas été évident ; je me sentais un peu seul et démuné, d'autant plus que je faisais la navette entre Handschuheim et Strasbourg. Se mettre à l'apprentissage du grec et de l'hébreu alors que je n'en avais pas la moindre notion et que de prime abord je n'en comprenais pas l'utilité, suivre des cours en exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament où nous disséquions des versets sans prendre en compte le contexte global me semblait fastidieux ; ce n'est que bien plus tard que j'ai compris à quel point des détails relevés par exemple par Jean Héring dans des versets du N.T. pouvaient être judicieux. Quant à la théologie pratique telle qu'elle nous était enseignée par Pierre Scherding, je ne peux que souscrire à l'avis exprimé par un camarade d'études lors d'une émission radiodiffusée, alors que nous étions jeunes pasteurs, au cours de laquelle nous étions interrogés sur nos souvenirs du temps des études : « *En théologie pratique, nous faisons l'histoire de l'histoire de la théologie pratique* ».

Je me souviens de discussions interminables avec tel ou tel camarade d'études, dont Gérard Dagon, sur la visée de telles études. Fallait-il considérer, ou pouvait-on admettre que la théologie était une science ? Discussions sans fin autour de la façon d'approcher un texte biblique : pas question d'avoir un regard critique, de l'analyser ou de le disséquer, il fallait le prendre à la lettre, le considérer en quelque sorte comme intouchable. A vrai dire, moi qui avais besoin de tout découvrir et de me laisser surprendre, je n'avais guère envie d'entrer dans ce genre de débat. Ignorant sur beaucoup de points, je suis donc arrivé au bout de la 1^{ère} année en réussissant « *l'hébraïenne* », mais en étant obligé de reprendre le grec et toute la partie théologique après les vacances. Tout s'est alors clarifié et je suis parti à la faculté de Paris pour y faire ma 2^e année.

Dimension communautaire

Vie communautaire au Séminaire du boulevard Arago – nous partagions une même chambre à deux – et une relation personnelle avec la plupart des enseignants, et à ma grande surprise, un séminaire en langue allemande afin de pouvoir prendre connaissance de certains auteurs – je pense notamment à Karl Barth – dans leur langue d'origine. Ces quelques remarques permettront de comprendre que grâce à cette atmosphère différente, mais sans doute aussi grâce à mon évolution personnelle, j'ai pu tirer un meilleur profit de mes études. Fini mon individualisme, autre relation avec le corps professoral, moins d'académisme et plus d'attention à ce qui pouvait nous attendre au bout du parcours de formation.

Je suis donc revenu de Paris avec la ferme décision de mettre un terme à mes navettes quotidiennes et de prendre une chambre au *Stift*, ce qui contribuait à une tout autre relation avec un grand nombre de camarades d'études, mais qui permettait également d'accueillir à l'heure du café tel enseignant ou tel responsable de l'aumônerie universitaire, ou encore des gens de passage à Strasbourg. Car le processus universitaire ne pouvait pas se limiter aux cours *ex cathedra* ou à ce que nous appelions des séminaires, des groupes de partage qui permettaient à la parole de circuler. Il incluait également tout ce qui pouvait se passer en dehors du Palais Universitaire, conférences publiques ou rencontres avec des personnalités de disciplines autres que théologiques. Avec le recul dont je dispose maintenant, je pense ne pas avoir suffisamment profité de la présence dans nos cours strasbourgeois de personnalités

comme André Neher, Paul Ricœur ou encore le père Yves Congar. Ou bien qu'est-ce qui m'empêchait de suivre un cours d'allemand à l'université, alors que je savais qu'un jour je serais amené à célébrer des cultes en langue allemande ?

Enseignants marquants

Je ne pense pas devoir évoquer spécialement dans le cadre de ces souvenirs les noms de tous les enseignants qui d'ailleurs étaient peu à peu relevés par la génération suivante. Venaient d'arriver ou sont arrivés des professeurs comme André Benoît, Etienne Trocmé ou Marc Honegger. Mais la figure marquante était et reste le doyen Charles Hauter, chargé de l'enseignement de la dogmatique qui pour lui ne consistait pas en la répétition d'affirmations laissées par la tradition, mais en des réflexions libres, souvent originales et surprenantes. Je pense avoir été le plus marqué par les exercices pratiques qui consistaient, pour employer sa formulation, à *tirer la substance dogmatique d'un passage biblique* qu'il nous demandait d'examiner de plus près. D'abord surpris et désemparé par une telle demande, j'ai peu à peu compris qu'il fallait trouver le cœur, ou l'intention profonde de tel ou tel paragraphe en évitant tout bavardage ou délayage inutile. C'est par la suite, en travaillant plus particulièrement sur les paraboles, que j'ai compris qu'il fallait retrouver la « pointe » de ces différents récits, non en extrapolant ni en paraphrasant, pas non plus en y voyant de simples allégories, mais en recherchant le cœur, l'intention réelle, du texte qui se présente sous forme de conte ou de récit historique.

Certes, il ne pouvait être question d'éviter un passage par l'exégèse du texte, une analyse du sens premier des mots ou des expressions utilisées en hébreu ou en grec, d'où l'utilité d'un minimum de connaissances des langues d'origine pour au moins bien comprendre les commentaires rédigés par des spécialistes des domaines de l'Ancien et du Nouveau Testament. J'avoue n'avoir saisi l'intérêt d'une bonne approche biblique que durant ma 5^e année passée sur l'incitation d'Oscar Cullmann à Bâle. Il m'avait suggéré que, tout en suivant un certain nombre de cours à cette Faculté, je pourrais rédiger mon mémoire de licence sur une lecture comparative des paraboles de l'invitation au festin, telles qu'elles se trouvent dans les évangiles de Matthieu (22, 1-14) et de Luc (14, 15-24). *Grâce aux différences et aux ressemblances, vous pourrez vous rendre compte, que les évangiles, comme bien d'autres textes bibliques, ont été rédigés dans des contextes et avec des intentions différentes*, me disait-il. Loin de moi l'idée de chercher à niveler ou à faire des amalgames, ou encore de chercher à mettre en harmonie des différences qui pourraient nous déranger. Tout cela je ne l'ai compris que peu à peu, et à l'heure qu'il est je suis encore très interrogateur sur la présence d'un certain nombre de textes dans le canon biblique.

Une simple amorce

Tout cela pour dire que les années passées aux Facultés de théologie n'ont pu que me sensibiliser à certains aspects, mais que ma vraie évolution ne s'est faite que sur le terrain, en contact permanent des collègues placés dans la même situation, en relation avec des paroissiens qui, en raison de leur vécu et leur imprégnation biblique, étaient enrichis par leurs expériences. J'aime dire que, dès lors que quelqu'un se préoccupe de Dieu et cherche à en parler, il fait de la théologie. Alors qu'est-ce que ces quelques mois passés à l'Université par rapport à tout un vécu ? J'en garde le souvenir de la découverte d'un certain nombre de notions importantes, du maniement d'outils de travail, d'entreprises jamais achevées, mais aussi le regret de ne pas avoir été suffisamment au contact avec des personnes expérimentées, tel pasteur ou tel laïc engagé. Je dis souvent que la théologie pratique, je ne l'ai acquise que

lors de rencontres à thèmes au Liebfrauenberg ou au contact avec des personnes ayant un solide ancrage biblique. Et vu la période où j'ai fait mes études, je regrette que nous n'ayons pas eu de contact avec la Faculté catholique voisine, alors que par la suite, nous aurions forcément à vivre en relation avec des membres de l'Église catholique romaine. Pendant que nous nous enlisions dans le débat luthéro-réformé, notre environnement social, politique et religieux était en pleine évolution. Alors pourquoi pas du temps de mes études des rencontres et des débats interreligieux et interdisciplinaires ? Ce n'est que par la suite que j'ai appris à sortir de mon *cocon théologique* pour me frotter aux réalités d'une société en pleine mutation. Et si ce que l'on a trop longtemps appelé *les événements d'Algérie*, quand il s'agissait d'une vraie guerre, ne m'a pas plus ébranlé durant mes années d'études, je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même, car les syndicats et amicales d'étudiants étaient branchés sur ces problèmes alors que beaucoup d'entre nous ne savaient pas voir et dénoncer la réalité en face. Or à quoi bon creuser et vivre un évangile en vase clos ?

J'étais ainsi parti pour me préparer au ministère pastoral, mais la suite de mon évolution m'a amené sur d'autres voies à propos desquelles je dirais maintenant que le souci pastoral, la préoccupation relationnelle, ne m'avaient jamais abandonné, car se laisser imprégner par l'esprit de l'évangile, c'est se laisser pousser vers l'autre, qu'il se situe dans l'Église ou ailleurs.

... et le temps passé à la direction de l'Église

Lorsqu'en 1977, je suis précipitamment arrivé à Strasbourg en tant que Secrétaire Général du Directoire, il était convenu que j'assurerais les relations avec la Faculté de théologie. Venaient notamment d'être mises en place les réformes des filières DEA et DESS (Diplôme d'Études Supérieures Spécialisées), l'une ouverte aux étudiants qui se destinaient à une formation plus longue, et l'autre prévue pour les étudiants qui songeaient à un service dans l'Église. Le démarrage de ce DESS avait été confié au professeur Pierre Prigent qui attendait la désignation d'un « partenaire Église ». Je me suis proposé, ou j'ai été proposé, et nous avons en quelque sorte fonctionné à intervalles réguliers le lundi en tandem. Il apparaissait très vite que pour plus d'efficacité il était préférable de désigner côté Église quelqu'un de plus compétent et de plus disponible. C'est ainsi que l'année suivante, engagé à mi-temps par les Églises (ECAAL et ERAL), Pierre Isenmann a été nommé comme co-formateur du DESS. Ce même Pierre a d'ailleurs aussi contribué à mettre sur pied les sessions régulières des pasteurs stagiaires puisque nous tenions à redonner vie à ce qui fut le vicariat.

Il faut que je dise que j'ai toujours cherché à entretenir des relations régulières et fraternelles avec la Faculté, aussi durant mes années de présidence. Un moment donné, j'ai même tenu à assurer la présence des institutions Églises au sein du Conseil d'administration de la Faculté, mais j'avoue que cela n'a pas trop duré. En fait ce Conseil n'était qu'une chambre d'enregistrement de ce que le Conseil des enseignants avait déjà décidé. Sinon les contacts avec la plupart des professeurs étaient amicaux et cordiaux au point qu'à un moment donné je me suis demandé si je n'allais pas suivre également un cours. Ce que j'ai donc fait en suivant les cours de Max-Alain Chevallier sur « l'ecclésiologie » ; les contraintes professionnelles m'ont assez vite empêché de persévérer. J'ajouterai enfin que des relations plus étroites s'étaient également développées avec les représentants de la Faculté au Chapitre Saint-Thomas au sein duquel j'ai siégé durant treize ans, d'abord en tant que pasteur de Sainte-Aurélie, et puis en tant que président.

Michel Hoeffel

De la Faculté à la direction d'Eglise. Un témoignage

J'ai étudié à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg de 1953 à 1958, avec une interruption entre 1954 et 1955, où j'ai rejoint celle de Montpellier. Tout en ayant essayé de fixer des souvenirs dans une autobiographie (*Creuser le Sillon*, 2007), je constate que dans bien des domaines, le passé s'estompe, voire s'altère dans notre mémoire. La mémoire ne conserve pas seulement, elle sélectionne, voire déforme. Elle est, bien sûr, toujours personnelle. D'autres ont vécu les mêmes choses autrement.

La plupart de ceux qui commençaient leurs études en 1953 avaient, comme moi, dix-huit ans. Tout en étant intéressés par le travail théologique, nous voulions nous préparer à un engagement dans l'Eglise. C'était aussi mon cas, même si par la suite, après un service pastoral de quelques années, j'allais m'orienter vers l'enseignement universitaire.

Nos professeurs avaient subi l'épreuve de la guerre, l'oppression nazie, l'éloignement de la Faculté à Clermont-Ferrand. Désireux de retrouver et d'affirmer l'Alsace française, ils se méfiaient en général du particularisme alsacien. Sauf exception, ils étaient peu désireux de favoriser le bilinguisme ou de réactiver les contacts avec l'Allemagne. Tout en les comprenant, nous ne partagions pas ces préventions. Les choses d'ailleurs changèrent quelque peu par la suite.

Sur un plan proprement théologique, nous avons perçu bien vite la diversité des orientations présentes à la Faculté. Nous nous laissions imprégner par l'une ou par l'autre, selon nos personnalités, nos attentes, nos intérêts. Charles Hauter, marqué à l'origine par Husserl et la phénoménologie, avait, à la suite du drame de la guerre, évolué vers une pensée qui faisait une place importante à la résurrection du Christ ; il ne cessa de nous y sensibiliser, tout en continuant à prêter attention à la conscience et à sa perception des faits religieux. Il nous a appris à discerner l'essentiel dans des textes et des problématiques et nous a inculqué la concision, qui est assurément une vertu, aussi en Eglise, où l'on est quelquefois victime de logorrhée !

Alors que Hauter n'a cessé de critiquer la théologie de Karl Barth, comme on allait le faire d'ailleurs plus tard dans bien des facultés de théologie, d'autres enseignants de Strasbourg étaient davantage marqués par la pensée du théologien de Bâle. C'était le cas en particulier de Roger Mehl, de Pierre Burgelin et d'Edmond Jacob. A travers leur enseignement, j'ai été pour la première fois confronté à l'insistance de Barth sur une théologie de la Révélation et de la Parole, à la centralité de la christologie et à la spécificité chrétienne. Cela s'est précisé et approfondi au cours d'une année d'études à Bâle. J'en ai saisi alors toute la pertinence pour la vie de l'Eglise, en attendant de retrouver une certaine distance critique vis-à-vis de cette théologie, avec l'aide, en particulier, de Regin Prenter après 1960.

Les cours de Roger Mehl m'ont appris à conjuguer les perspectives bibliques et une approche systématique avec les enjeux anthropologiques, éthiques, sociaux de notre temps, et en discussion avec l'existentialisme et le marxisme. Le philosophe Pierre Burgelin, dont j'appréciais la finesse d'analyse, m'a familiarisé au cours de nombreux entretiens avec les problèmes du protestantisme français que j'allais retrouver bien des années plus tard, après la crise de 1968.

Pour ce qui est de l'exégèse et de la théologie biblique, j'ai surtout gardé en mémoire l'apport d'Edmond Jacob. Tout en faisant place aux données historiques, il faisait « vivre » les prophètes et leur message et attirait l'attention sur l'histoire du salut. Sans succomber à une actualisation forcée, on franchissait rapidement le pas vers la portée du message biblique pour aujourd'hui. Si André Benoît nous a fait aimer saint Augustin et percevoir l'actualité des

Pères de l'Eglise, François Wendel nous impressionnait par la rigueur de sa démarche et la maîtrise de sa science. Il nous faisait peur aussi, d'autant plus que le débit rapide de son discours rendait difficiles les notes qu'il fallait prendre... Sa tâche était ardue du fait que le doyen Charles Hauter ne cessait de railler les historiens. Il m'a fallu un certain temps pour découvrir à la fois la carrure de l'homme et retrouver la pertinence de l'histoire, alors qu'au collège et au lycée cela avait toujours été ma matière préférée. Mais, à travers Luther et le suivi de ma thèse par Wendel, ce fut chose faite. J'ai compris aussi combien précieuse pour une approche de la réalité est l'étude non seulement des idées et des faits, dans leur humanité, mais aussi l'attention au contexte et à la complexité du réel, ce vers quoi nous poussait d'ailleurs aussi la sociologie, que Roger Mehl commençait à introduire à la Faculté. Influencé par le sociologue Simmel, Hauter d'ailleurs y était attentif lui aussi, du moins à sa manière.

Le rapport entre les enseignements, ou les enseignants et les Eglises était plus ou moins direct. Certains étaient très engagés dans les institutions ecclésiales, d'autres l'étaient moins. Des préventions contre le luthéranisme étaient manifestes chez l'un des enseignants, admirateur de Calvin qu'il tendait à interpréter pourtant dans une perspective libérale. De son côté, Charles Hauter aurait aimé qu'on interprêtât la tradition de l'orthodoxie luthérienne comme Barth l'avait fait pour la tradition réformée. Presque tous les enseignants se sentaient solidaires des Eglises, sans taire pour autant les critiques souvent justifiées portées sur celles-ci.

Du côté des étudiants, la plupart se destinaient au ministère pastoral, mais, pour toutes sortes de raisons, certains abandonnèrent le projet en cours de route. Nous avons appris à la Faculté l'importance du travail collectif à côté du travail individuel. Cela commençait par les « coopés », ces notes de cours dactylographiées par les uns et mises à la disposition des autres. Cela se poursuivait par des réunions diverses au *Stift* ou à l'AUP (Aumônerie universitaire protestante) où étaient discutés aussi bien les sujets enseignés à la Faculté que d'autres questions en lien avec l'actualité de la société et des Eglises.

A côté de la Faculté, bien d'autres influences ont marqué mon itinéraire spirituel et intellectuel. Je citerai pêle-mêle les cours de Paul Ricoeur à Strasbourg et ceux de Barth et de Cullmann à Bâle, l'engagement dans le travail de jeunesse dans divers groupes, les contacts avec Taizé, le dialogue avec mon beau-père Fritz Guerrier. Mais la Faculté de Strasbourg n'a pas seulement guidé mes premiers pas en théologie. Les perspectives ouvertes sont restées présentes quand, après huit ans de ministère pastoral en Algérie, puis en Alsace, cinq ans d'engagement œcuménique au Centre œcuménique de Strasbourg et vingt-quatre ans d'enseignement de l'histoire du christianisme à la Faculté, j'ai passé les six dernières années de ma vie active à la direction de l'Eglise luthérienne d'Alsace-Moselle. J'avais d'ailleurs été, depuis de nombreuses années, délégué de la Faculté au Consistoire supérieur de cette Eglise. Deux enseignants encore en vie dont j'avais suivi l'enseignement entre 1953 et 1958 m'ont souhaité « bon courage et réussite », sans se prononcer sur la pertinence de mon choix... Ceux qui furent mes collègues entre 1973 et 1997 étaient partagés sur l'opportunité de quitter la Faculté pour la direction de l'Eglise. Je m'en suis expliqué dans mon autobiographie.

En réfléchissant sur les liens entre les impulsions théologiques reçues aux Facultés de Strasbourg et d'ailleurs, prolongées ensuite par mes lectures, et mon cheminement propre, je pense pouvoir évoquer sept domaines.

1. C'est d'abord le lien avec la Bible. A la lecture immédiate s'est ajoutée une lecture critique que la Faculté m'a appris à pratiquer, sans jamais me troubler d'ailleurs, en me rendant attentif à la diversité et à l'historicité des textes, ce qui n'empêche pas d'en saisir le message profond. J'ai perçu aussi - et ce fut important pour la direction de l'Eglise - que cette dernière s'étiolle quand son message n'est plus enraciné et renouvelé par une écoute fidèle de

la Parole transmise par l'Écriture. Toute l'histoire nous le rappelle. Elle nous apprend aussi que les temps de renouveau furent des temps de redécouverte du message biblique.

2. Dans ses diverses composantes, l'enseignement théologique nous a fait comprendre combien la vie d'une Église, fondée sur l'Écriture, se vit en dialogue avec la culture et la société d'une époque donnée. Cela implique, certes, la possibilité de dérives – on peut trop s'adapter à la culture ambiante ! – mais l'effort de dialoguer et de proposer plutôt que d'imposer l'Évangile me paraît incontournable et permet le nécessaire renouvellement du langage et des conceptions de nos discours.

3. Dès le ministère pastoral, mais aussi à la direction de l'Église, je me suis rendu compte à la fois des permanences et des changements. Les solutions trouvées dans le passé peuvent quelquefois nous inspirer. Donnons des exemples : le problème du donatisme apparu au cours des premiers siècles acquiert une nouvelle pertinence quand on dirige une Église : dans quelle mesure faut-il lier l'impact d'un ministère à la personne du pasteur, comme on tend à le faire aujourd'hui ? Des questions telles que la personne de Jésus Christ, l'interprétation de la Bible, la foi, sa nature et ses fruits, les possibilités et les finalités de la prédication, les rapports entre l'Église et l'État, ont retenu notre attention à la Faculté et combien plus quand il a fallu diriger l'Église ! Et, bien sûr, il fallut faire face à des défis nouveaux tels que la sécularisation et la marginalisation des Églises.

4. Et comment passer sous silence l'ardu problème de l'autorité dans l'Église ? N'avons-nous pas appris que c'était à la fois un problème théologique et un problème sociologique, sans oublier la psychologie ? Nous avons lu Luther qui insistait tant sur l'action par la parole, nous incitant à convaincre plutôt qu'à vaincre, à écouter plutôt qu'à condamner, même s'il y a toujours eu, jusqu'à nos jours, des situations bloquées, où, dans l'intérêt même des individus mais aussi des communautés, il fallut trancher dans le vif.

5. Nos études nous ont préparés à l'analyse des situations et des problèmes, à l'effort de « lucidité », comme disait Charles Hauter. C'est à la fois difficile et important en Église. La Bible ne contient pas de recettes toutes faites pour la vie en Église aujourd'hui, ni pour ses institutions, même si elle nous présente des pistes et des perspectives. C'est dire l'importance de la réflexion et du dialogue dans le vécu communautaire de l'Église. Sans doute faut-il souligner que c'est à la base que l'essentiel se passe, là où la communauté se rassemble autour de la parole et des sacrements ; les autres lieux et autres institutions sont au service de cet événement ou le prolongent.

6. Diriger l'Église, des équipes et des assemblées, – avec d'autres bien sûr – c'est non seulement stimuler et animer, mais aussi mettre en garde contre un activisme débridé, aux dépens de la réflexion et du travail théologique. C'est résister aux slogans faciles et aux idéologies qui menacent l'Église comme tout autre groupe, bref, c'est œuvrer pour la distance critique à côté de la solidarité avec les femmes et les hommes dans l'Église et en dehors d'elle.

7. C'est en toute occasion promouvoir la quête de l'essentiel et mettre en œuvre des distinctions fondamentales : entre les hommes et les idées, entre le côté visible et le côté caché de l'Église ou encore entre les deux règnes.

Bref, l'apport théologique, reçu un jour et porteur de fruits au courant des années, me paraît fondamental pour une direction d'Église.

Marc Lienhard

Témoignage d'un choix libre et d'un engagement

Pourquoi êtes-vous devenu pasteur ? On m'a bien souvent posé cette question. Pourquoi ai-je préféré la théologie à d'autres formes d'étude ?

Eh bien, ce choix a été l'aboutissement d'une démarche libre qui n'a été l'objet d'aucune pression d'ordre parental, pastoral, voire sentimental.

J'ai, en effet, eu le bonheur de grandir dans une famille chrétienne, de tendance piétiste libérale qui m'a fait aimer la pratique quotidienne de la prière, du chant religieux et, bien entendu, de la lecture de la Bible. J'ai aussi participé activement à la vie des mouvements de jeunesse (*Union Chrétienne U.C.J.G* et *Jeunesse de la Croix bleue*) qui m'ont donné l'occasion de participer à plusieurs camps de jeunesse pendant la période des vacances scolaires.

C'est ce qui m'a amené à poursuivre ma scolarité jusqu'au baccalauréat, alors que la plupart des élèves quittaient l'enseignement secondaire après la classe de troisième. Cette décision a été encouragée par mes parents et par mon pasteur, Philippe-Edouard Wagner.

C'est ainsi que j'ai commencé mes études de théologie à la Faculté protestante de Strasbourg en automne 1938. Pour l'hébergement, j'ai pu bénéficier d'une chambre au *Stift*, quai St Thomas, au deuxième étage, dont le *senior* était Emile Friedel qui deviendra mon ami intime et le restera jusqu'à son décès.

La deuxième année d'études (1939-1940) sera marquée par l'*évacuation* qui touchera aussi la Faculté qui sera transférée à Clermont-Ferrand. Elle sera l'hôte de l'Université de cette ville jusqu'en 1945. J'ai donc eu les mêmes professeurs à Strasbourg et à Clermont. Parmi eux il y avait le doyen Strohl qui réussit à faire aménager un foyer pouvant accueillir une bonne quinzaine d'étudiants.

Que dire de mon intérêt particulier pour certaines matières de l'enseignement reçu ? J'évoque en priorité l'étude du Nouveau Testament, l'histoire de l'Eglise, la philosophie et l'éthique. Je garde un souvenir particulièrement vivant des professeurs concernés par ce choix : le doyen Strohl, les professeurs Eppel, Héring et Hauter (que je connaissais déjà en 1936 à Sainte-Marie-aux-Mines, où il passait une bonne partie de ses vacances d'été).

Mes troisième et quatrième années d'études ne se dérouleront pas à Clermont-Ferrand, mais à Leipzig, en Allemagne. J'ai, en effet, accepté, à la demande de mes parents, de revenir en Alsace (en août 1940), où les autorités nazies avaient pris le pouvoir en pratiquant une forme d'annexion. Le *Gauleiter* (préfet) avait exclu la réouverture d'une Faculté de théologie à Strasbourg même. J'ai donc dû aller à Leipzig, car il n'autorisera l'immatriculation des étudiants en théologie alsaciens à Tübingen et Erlangen qu'en 1941. J'arrivai à Leipzig en octobre avec une douzaine de camarades alsaciens. Il y avait parmi eux Friedel et Strauch et, comme étudiant de première année, André Appel !

Ma bonne connaissance de la langue allemande m'a été très utile, autant pour les cours que pour les contacts réguliers avec les professeurs et les étudiants allemands. J'ai aussi pu me rendre compte que l'influence nazie était peu sensible, même au foyer d'étudiants où notre « équipe » alsacienne a été reçue. Ce foyer, *Franz Reudtorff Haus*, dépendait d'une œuvre protestante au service de la diaspora allemande dans le monde (*Gustav Adolf Werk*).

Pour ce qui est de l'enseignement, il m'a fallu prendre en considération de nouvelles disciplines par rapport à celles que je suivais à la Faculté de Strasbourg : la dogmatique, la

théologie pratique en particulier. Mon intérêt pour les matières signalées plus haut est resté fort, même si les nouvelles matières ont eu pour moi une plus grande importance. Le contact avec les professeurs a été très positif et je citerai particulièrement les professeurs Doerne (catéchétique), Müller (homilétique), Sommerlath (dogmatique), Oephe (Nouveau Testament), et Bornkamm (histoire de l'Eglise). J'ai été pendant trois semestres le *famulus* de M. Doerne. Je suis resté en contact régulier pendant une vingtaine d'années avec ce M. Doerne qui est venu me rendre visite à St.-Louis et animer une pastorale au Liebfrauenberg. J'ai aussi eu le plaisir de revoir M. Sommerlath à l'occasion du *Kirchentag* de 1980.

Ces années d'études ont été une richesse. J'ai beaucoup reçu et j'en suis très reconnaissant.

Christian Schmidt

Rappel des étapes de mon ministère pastoral

1942 (mai à octobre) : vicaire de la paroisse du Bouclier à Strasbourg, en assurant la desserte de la paroisse vacante de Diedendorf (67) en Alsace Bossue.

1946 (janvier à mai) : vicaire au Bouclier avec la même desserte.

1946 (juin) à **1951** (octobre) : pasteur de Diedendorf.

Ordination au ministère pastoral en octobre **1948**.

1951 (novembre) à **1970** (août), pasteur à Saint-Louis.

1967-1970 : président du Consistoire de Mulhouse et membre du Conseil synodal.

1970 (septembre) à **1982** (août) : président du Conseil synodal de l'ERAL.

1982 (septembre) – **1983** (août) : pasteur à Strasbourg St-Paul, pour seconder Paul Lew.

1983 (septembre) : départ à la retraite.

Mes années d'études

Découvertes

Originaire de St.-Louis (Haut-Rhin), j'étais engagé dans la paroisse réformée, ainsi que dans la paroisse voisine de Huningue, en particulier à l'école du dimanche et à la colonie de vacances du *Blochmont* (dans le Jura alsacien près de la frontière suisse), créée par Emile Bach, alors pasteur à Huningue. Mon éducation familiale et ma participation à la vie de ces communautés m'ont incité à approfondir ma lecture biblique, plutôt « naïve » du temps de mon adolescence.

Ce besoin de formation s'est précisé à partir de l'année 1960 où j'ai commencé mon activité professionnelle en tant qu'instituteur. Ayant dû l'interrompre pour raison de santé, j'ai repris le travail à temps partiel à la rentrée 1963, ce qui m'a permis de m'inscrire en octobre de la même année au Centre d'Etudes et de Pratique Pédagogique de la Faculté de théologie de Strasbourg. Si mes souvenirs sont exacts, ce centre, dirigé par le professeur René Voeltzel, venait juste d'être créé en 1963. Nous étions une douzaine d'élèves, pour la plupart des enseignants, à nous rendre aux cours à Strasbourg tous les jeudis (jour de congé scolaire à l'époque).

René Voeltzel nous commentait son ouvrage « Petite pédagogie chrétienne » – j'ai aujourd'hui le vague souvenir d'une notion qu'il affectionnait particulièrement, notion qu'il appelait *la pédagogie en spirale* (nous l'accompagnions du geste qui décrit d'habitude l'escalier en colimaçon !) André Benoît nous initiait à l'histoire de l'Eglise, mais j'appréciais particulièrement les cours d'un jeune professeur qui venait d'arriver d'Algérie à Strasbourg, Max-Alain Chevallier. Je suivais avec plaisir ses explications empreintes d'une profonde spiritualité et ses introductions aux livres bibliques fort intéressantes qui m'ont fait découvrir le monde des écrits bibliques, bien plus complexe que j'avais pu l'imaginer. Les découvertes de cette année de formation ont débouché sur le plaisir de pouvoir passer avec succès les épreuves du certificat d'aptitude au mois de mai 1964. J'étais alors loin d'imaginer que je reviendrais à la Faculté quelques mois plus tard.

Changement de cap

Le 1^{er} octobre 1964, j'étais enfin nommé instituteur-stagiaire à un poste à l'année à Huningue. Je me préparais à être bientôt titularisé. Le 13 novembre, le choc de la nouvelle du décès accidentel d'Emile Bach, envoyé en 1963 à Tahiti pour s'occuper pendant un an de la communauté protestante d'origine chinoise, fut pour moi un appel à changer de cap et à envisager le ministère pastoral. Je démissionnai de mon poste le lendemain et décidai de m'inscrire à la Faculté de théologie de Strasbourg.

Mais l'année universitaire était déjà bien entamée. Trouver une chambre en ville était illusoire et le *Stift* (Séminaire protestant) était plein. Gustave Koch, alors directeur du séminaire, m'aménagea en « chambre » le petit réduit situé à l'entrée de la bibliothèque de la salle Bucer qui servait de réserve de livres. Il y avait juste de la place pour un lit et un étroit passage entre les rayonnages. Quand j'étais couché, j'avais vue directe sur les rangées de livres à ma droite et à ma gauche jusqu'au plafond !

Il fallait aussi rattraper les cours qui avaient commencé quelques semaines auparavant, surtout l'hébreu et le grec dont je n'avais aucune notion. Grâce à l'aide précieuse de Jean-

Daniel Dubois, camarade d'études et ami depuis, qui m'initia avec patience et me consacra beaucoup de temps, et aux cours de langues données au *Stift* par Gustave Koch (c'était à l'époque une des fonctions du « directeur d'études »), je pus rattraper le peloton des étudiants après quelques semaines. Les acquis de l'année précédente me furent fort utiles et me permirent de maîtriser les difficultés inhérentes à la reprise d'études après quelques années de vie professionnelle.

Nouvelles étapes

Nous étions une bonne vingtaine d'étudiants en première année, dont trois étudiantes seulement, ce qui était déjà exceptionnel à l'époque. Les proportions ont bien changé depuis.

La plupart des étudiants logeaient au *Stift*. Ils y arrivaient le dimanche soir et repartaient dans leurs familles après les cours du vendredi. Les journées étaient bien rythmées, à pied ou à vélo le long de l'Ill, des cours à la Faculté aux longues tablées des repas au *Stift* et aux nuits studieuses ou parfois agitées. On se retrouvait le matin au bout du couloir autour des lavabos communs. Le confort était plutôt spartiate, comparé aux conditions d'aujourd'hui, mais, ô bonheur, on avait la bibliothèque dans la maison et on pouvait y chercher un livre à toute heure du jour et de la nuit quand le démon des études vous empêchait de trouver le sommeil¹⁰.

Pouvoir loger au *Stift* était indéniablement un avantage, mais comportait aussi le risque de rester bien au chaud, dans une sorte de cocon entre théologiens. La vie en communauté pouvait être un excellent complément à la formation purement universitaire et individualiste, une initiation à la dimension communautaire de l'Eglise, contribuant à créer des liens d'amitié avec de futurs collègues. Mais elle risquait aussi d'être insuffisamment ouverte sur le monde.

Au cours de mes études, j'ai essayé de trouver un équilibre entre les deux, en profitant aussi au maximum des occasions culturelles offertes à Strasbourg. J'allais souvent prendre mes repas dans d'autres restos-U (même si le *Stift* était considéré comme le meilleur) et je participais aux activités de l'Aumônerie universitaire.

Sur ce plan, j'appréciais particulièrement les cours de sociologie de Francis Andrieux et ses « travaux pratiques », notamment sur le phénomène des banlieues qui se développaient à cette époque et sur la manière dont les journaux avaient relaté la guerre d'Algérie. Je crois que ces éléments ont développé en moi la lecture critique des médias.

Sur le plan ecclésial, j'ai grandi dans le milieu haut-rhinois 100% réformé, et je découvre à Strasbourg qu'il existe aussi des luthériens ! Mon premier poste pastoral à Bischwiller quelques années plus tard allait m'immerger dans la *cohabitation luthéro-réformée*. Je crois qu'une bonne partie de mes études m'a préparé à ne pas considérer cette situation comme un problème, mais comme une chance en tant que première expérience de collaboration *œcuménique*. Les cours d'histoire, d'histoire de l'Eglise (surtout de la Réforme), de dogmatique et des éléments de sociologie m'ont permis de comprendre le présent d'une situation locale comme étant la résultante de courants hérités du passé. J'ai pu vérifier plus

¹⁰ Au début de chaque année universitaire, la discussion sur l'augmentation du prix des chambres était animée. Les résidents du *Stift* s'opposaient à l'augmentation du prix des chambres par le Chapitre de St.-Thomas. Leur argument : par rapport aux chambres en cités universitaires, le prix pratiqué au *Stift* n'équivaut pas au confort offert en cité où l'on trouve par ex. l'eau courante dans chaque chambre. Le professeur Rodolphe Peter, alors éphore (président du conseil du *Stift*), leur répondit : « Les étudiants des autres facultés sont tous obligés d'aller chercher un livre à la BNUS lorsqu'ils en ont besoin. Vous, au *Stift*, vous pouvez aller à toute heure, en pyjama, chercher un livre en salle Bucer, ce qui est un élément important de votre confort ici. Personnellement, je pourrais vivre huit jours sans lavabo dans ma chambre, mais pas sans bouquin » !

tard cette constatation locale, transposée sur l'ensemble du territoire de nos deux Eglises régionales d'Alsace-Moselle.

La compréhension et l'analyse de l'histoire permettent d'alimenter le travail œcuménique et de rester ouvert au dialogue. Le fait de pouvoir passer la troisième année de mes études à Bâle a sans doute contribué à élargir *l'espace de ma tente*.

J'ai eu aussi la chance de découvrir la dimension synodale de ma propre Eglise dès le temps de mes études. A plusieurs reprises, en effet, j'étais nommé délégué des étudiants aux sessions du synode de l'ERAL, occasions privilégiées de faire plus ample connaissance d'un fonctionnement ecclésial qui correspondait à mes options théologiques.

Quelques autres empreintes

Il n'est pas facile de savoir avec précision quels éléments ont été déterminants pour faire de vous la personne que vous êtes aujourd'hui. Cependant, parmi les cours ou activités universitaires qui m'ont marqué et qui ont participé à me construire tel que je suis, j'en ajouterais encore quatre :

- Dans le domaine biblique, les cours de Nouveau Testament d'Etienne Trocmé et de Max-Alain Chevallier. Si ce dernier a fait de la 1^{ère} lettre aux Corinthiens l'un de mes textes bibliques préférés, les deux ont contribué à déconstruire en moi la lecture « primaire » ou littérale des textes et l'intérêt pour le travail exégétique. La révision de mon approche biblique a été quelque peu douloureuse au départ (par toutes les mises en question), mais elle a été bénéfique sur le plan d'une saine *désacralisation* des textes qui ouvre à une lecture plurielle.

- En 2^e année je crois, j'ai fait partie d'un groupe d'étudiants qu'André Benoît avait sollicités en vue de constituer un fichier des Pères de l'Eglise. Ce fichier devait être un premier élément d'un matériel performant pour un futur Centre d'Analyse et de Documentation patristiques. Nous l'appelions le « juke-box patristique d'André Benoît ». Pour l'alimenter, il fallait regrouper les données sur des fiches, c.à.d. créer une sorte de « carte d'identité » pour chaque Père de l'Eglise. Bien plus qu'un cours magistral sur la question, grâce à ce travail de recherche en commun, des noms comme Eusèbe de Césarée ou Grégoire de Naziance n'avaient plus de secrets pour nous !

- Mes années d'études correspondaient en gros à la publication des premiers résultats des découvertes des manuscrits de Qumran. Marc Philonenko était un ardent défenseur des premières thèses sur ces découvertes d'une importance capitale aux plans théologique et archéologique. Elles confirmaient ou démentaient les acquis d'alors dans ces matières et dégageaient l'horizon d'un monde inter-testamentaire passionnant. Qumran donnait de nouvelles clés pour l'exégèse et contribuait à aborder certains textes bibliques sous des angles nouveaux.

- Sur le plan théologique, mon travail de mémoire sur l'ecclésiologie du jeune Bonhoeffer, lecture et réflexion en commun avec un groupe de personnes de ma première paroisse, a été stimulant pour mon ministère futur. C'était une expérience très positive de catéchèse d'adultes autour d'un texte du théologien qui avait approfondi la réflexion sur la tâche de l'Eglise dans un monde devenu majeur.

Enfin, je ne veux pas oublier un élément qui a joué un rôle important pendant nos études : la rédaction photocopiée des notes de cours (j'ignore si ce système existait dans d'autres facultés). Au début de chaque année, nous nous regroupions par deux pour rédiger les « coopés », c.à.d. pour taper à la machine et photocopier au *Stift* les textes des notes de cours

revus et corrigés par les professeurs. C'était une excellente occasion d'apprendre à travailler en équipe. Chaque étudiant pouvait ensuite s'abonner aux documents ainsi fabriqués. Ce système, fort laborieux, avait un avantage pour les révisions en vue des examens, mais il arrivait aussi qu'il « dispensait » d'assiduité aux cours ceux qui ne prenaient pas les notes !

Il m'arrive encore aujourd'hui d'ouvrir occasionnellement l'une ou l'autre de ces « coopés ».

Mes études se sont terminées au mois de mai ... 68 ! L'ambiance n'était alors pas très studieuse au Palais universitaire. On disait que la Faculté de théologie se trouvait en bonne place dans le mouvement de contestation. Il est vrai qu'on passait des heures et des journées à discuter et à parlementer et à refaire le monde. Mais nous passions aussi des nuits entières de gardes pour éviter les actions des casseurs. Le Palais universitaire n'avait plus de secrets pour nous. Oui, nous aimions notre Faculté. Elle est restée une tranche de ma vie.

Antoine Pfeiffer

Il y avait aussi des étudiantes ...

Pourquoi me suis-je retrouvée en 1947/48, 1948/49, en 2ème et 3ème année de théologie protestante à Strasbourg ? Pour y avoir froid, en bonne méridionale, sortant des restrictions de guerre sans équipement pour la neige. Il n'y a pas qu'aux étudiants africains que cela arrive.

Lors des camps de cadettes des Unions Chrétiennes de Jeunes Filles, dans les années trente, il était facile de reconnaître parmi les fillettes venant de la *Frat* de Rouen (Mission Populaire Évangélique) celles dont le père avait signé à la Croix Bleue ou était chrétien engagé. Elles lisaient bien, dans la jolie Bible de la famille prêtée pour l'occasion, alors que beaucoup d'autres... Dans la région, à l'époque, des prêtres avaient dû renoncer au catéchisme. Élevée dans la piété familiale, je découvrais l'impact humain et social de l'Évangile.

Aussi mon projet fut-il de travailler à la Mission populaire, après une formation sociale et théologique. Seulement, à la Libération, le diplôme à peine acquis, je voulus m'engager comme infirmière et me retrouvai dans l'encadrement ; heureusement d'ailleurs pour les blessés, du fait de l'état des hôpitaux de Marseille, lieux de mes stages. Là, à nouveau, un témoignage. Si nous cherchions vraiment une compresse ou un biberon stérile, il fallait aller les chiner dans l'un des trois services dont chaque médecin-chef était un chrétien engagé, deux catholiques et un protestant ; bien sûr les juifs étaient partis.

Ce temps passé à l'armée m'a valu diverses sessions spéciales d'examen et l'exemption de 1ère année à Strasbourg, mais m'a valu aussi d'être accueillie à mon premier repas au *Stift* au cri, trop entendu, de « PPO » (putain pour officier) lancé par André Blanchet qui se voulait amical.

Que dire de la Faculté, de la valeur des cours, des professeurs, de la diversité des étudiants ? Un souvenir domine : dans une salle ultra-pleine, la profondeur du silence alors qu'Oscar Cullmann lisait *ho logos sarx egeneto*. Est-ce parce que nous savions tous ce que chair signifie ?

La personnalité du doyen Hauter domine, et l'humour d'Eppel, les « valeurs » de Mehl, qui ne m'ont pas rendue philosophe, le sérieux des cours d'histoire ou d'histoire des religions, et bien sûr, Edmond Jacob, puisque j'ai continué en hébreu et Ancien Testament. Peut-être n'avons-nous pas mesuré alors l'importance des premières découvertes de la Mer Morte.

Un temps d'intense travail, de joie intellectuelle, d'amitiés, de découverte de l'Alsace. Au vu de ma carte d'alimentation de Marseille, l'épicrière du coin me demandait des nouvelles de Marius. De région à région, on s'entend. L'aumônerie universitaire avec Henri Hatzfeld offrait encore d'autres contacts.

La Faculté avait-elle des règles, écrites ? Je ne sais, nous les connaissons. Cheftaine d'éclaireuses invétérée, je vis un jour s'ouvrir la porte de notre local d'aînées. « Voici ma colle », ai-je pensé, et je l'ai eue, comme, aussi, une chaleureuse conversation paternelle. C'était la fille du doyen qui était entrée.

Pour des raisons familiales, j'ai dû rejoindre Montpellier. Grâce à mon dossier strasbourgeois, on m'accepta en 4ème année à la Faculté de théologie, bien que, en principe, l'enseignement de l'hébreu y fût refusé aux femmes, donc aussi le « baccalauréat », titre nécessaire pour le pastorat, ceci à la demande de Wilhelm Vischer, spécialiste d'Ancien Testament. Notons que le professeur Jean-Daniel Benoît, à Strasbourg, qui n'était pas alsacien, aurait bien été de cet avis, m'a-t-on dit.

Nantie quand même de ce fameux titre, j'essayai un refus de la Mission Populaire. J'avais trop de diplômes. Une excuse, car à ce moment-là elle a aussi refusé une amie, seulement infirmière, qui ensuite exerça au Cameroun. Vers 1950, bien des personnes dans nos œuvres et mouvements faisaient du bon travail sans diplôme. De ma petite enfance napolitaine, j'avais gardé les réflexes d'une Église persécutée dont les œuvres étaient fermées. Des titres universitaires auraient-ils pu servir de couverture, au besoin ?

Un appel me vint par les Mazel, pour le Diaconat du Chambon-sur-Lignon. Le Diaconat s'adressait à la population rurale, population qui se sentait dévalorisée face à l'afflux d'urbains qu'attirait le Collège, en pleine expansion dans ces années 1950-1959. Il fallait aller à son pas, tant pour les soins qu'auprès des jeunes. Les enfants de missionnaires, dans leur Home, avaient d'autres besoins. À la richesse des collaborations avec les deux couples pastoraux ERF, s'ajoutait la présence des Howard Schomer, envoyés des USA en Europe par leur Église. Par leur intermédiaire, j'obtins une bourse du COE et repris des études de théologie à la Faculté vaudoise de Rome, utiles, même si Alberto Soggin était en Israël.

De retour en France, j'acceptai la seule fonction que l'ERF me proposât : être « assistante de paroisse ». Ce furent deux ans dans les quartiers nord de Marseille, auprès d'un pasteur qui n'avait pas le temps de coopérer. Or, pour raison de famille, des horaires de travail plus réguliers s'imposaient. Le Service social de la Main d'Oeuvre Étrangère/Service social d'Aide aux Émigrants avait un poste d'assistante sociale libre. Ce service, devenu semi-public, avait son origine dans les YWCA (Unions chrétiennes de jeunes filles), qui en 1923 voulaient aider au regroupement des familles arméniennes dispersées dans la fuite. J'y restais treize ans à recevoir, Juifs d'Égypte, Espagnols d'Algérie, Serbes sympathiques, molestés par les autres ethnies, etc.

Malgré parfois la surcharge de travail, des horaires stables me permettaient d'avoir un bon groupe d'études bibliques et de reprendre des études. Bien sûr, j'aurais aimé m'inscrire à Strasbourg, mais les voyages auraient été trop longs. C'est donc à Montpellier que j'ai passé les divers certificats d'études supérieures.

Arrive alors l'appel de Marc-André Wolff à venir développer la Bibliothèque du Défap. Il fallait ranger, créer des rayons de périodiques, entrer le Fonds Brutsch que l'on venait d'acquérir. Au début, en 1974-76 au moins, le bibliothécaire sortant, Étienne Kruger, était souvent là. Il aidait les premiers étudiants africains, pasteurs, à rédiger les mémoires pour l'École des Hautes Études qui leur valait l'équivalence du baccalauréat. Plus tard des Africains sortant des bureaux de la maison avaient plaisir à bavarder sans contrainte entre eux ou avec la bibliothécaire qui n'avait pas d'autorité ; c'étaient de bons moments.

Libre de contrainte familiale, apprenant que l'Église manquait de pasteurs, j'ai enfin demandé un poste pastoral en 1980 et me suis retrouvée à Nevers, dans une communauté sans ministre depuis trois ans, ce qui est beaucoup trop. Bien des kilomètres à 120 à l'heure sur les petites routes de la Nièvre, la possibilité de rencontrer et d'estimer Bérégovoy, une année avec seize catéchumènes, dont certains habitués à chahuter en l'absence de pasteur, au lieu des deux ou trois habituels, et la petite communauté de Clamecy dans son beau lieu de culte.

À la retraite, j'ai pu terminer et soutenir à Montpellier ma thèse sur le *Hifil*. Cette forme verbale de l'hébreu biblique correspond à notre « faire faire ». Qui a fait boire un bébé en comprend les nuances. Or, dans l'Ancien Testament « l'actant initial » est très souvent le Dieu d'Israël et « l'actant induit » l'homme, donc dans sa liberté.

Jeanne Marie Léonard

La réouverture de la bibliothèque des Facultés de théologie après travaux

Après plusieurs mois de fermeture qui ont engendré une importante gêne pour les usagers, la bibliothèque des Facultés de théologie a rouvert ses portes en début janvier 2012. Une cérémonie de réouverture eut lieu le 20 février, en présence de représentants de l'Unistra et des collectivités territoriales.

Les importants travaux réalisés entre juillet 2011 et janvier 2012 ont permis de réaménager le sous-sol de la bibliothèque en espace de stockage dense et ainsi d'augmenter considérablement la capacité de stockage tout en améliorant les conditions de conservation des collections.

Pourquoi avoir effectué ces travaux ?

La bibliothèque des Facultés de théologie rassemble les fonds des deux Facultés de théologie catholique et protestante. La richesse de ses fonds lui vaut d'être, seule de l'Université de Strasbourg, partenaire de la BNUS au sein d'un CADIST (Centre d'Acquisition et de Diffusion de l'Information Scientifique et Technique). La bibliothèque des Facultés de théologie collabore activement, en partenariat avec la BNUS et d'autres bibliothèques et médiathèques du site strasbourgeois, à la mise en place d'un portail documentaire commun en sciences religieuses à Strasbourg et environs qui puisse permettre aux usagers de trouver en ligne toutes les ressources du riche patrimoine strasbourgeois et, plus largement, alsacien dans le domaine.

Or depuis quelques années, la bibliothèque est confrontée à la saturation de ses magasins et à la nécessité impérieuse de pouvoir augmenter sa capacité de stockage. Les fonds étaient dispersés en plusieurs endroits et parfois stockés dans de mauvaises conditions.

Le chantier

Après avoir étudié plusieurs pistes, la solution du réaménagement du sous-sol et de sa transformation en local de stockage dense a été retenue. Sur la base d'une étude de faisabilité, l'Université a lancé, en avril 2008, un appel public à la concurrence. Cet appel d'offre a été remporté par la société Ingérop qui a assuré la maîtrise d'œuvre de ce projet. À la réception de l'avant-projet sommaire, les deux Facultés de théologie se sont tournées, en été 2009, vers les collectivités territoriales pour demander un complément de financement.

Les travaux ont débuté en juillet 2011 avec le déménagement d'environ 75 000 documents afin d'évacuer les lieux. Le sol du local a dû être renforcé avant de couler une chape de béton dans laquelle les rails des rayonnages ont été intégrés. Parallèlement, d'importants travaux électriques et sanitaires ainsi que la mise aux normes de sécurité ont été effectués. Les murs et le sol du local ont été entièrement repeints avant la mise en place des nouveaux rayonnages mobiles.

En janvier 2012, le ré-emménagement des ouvrages et l'installation d'un système d'accès au magasin par badge ont clos cette période de chantier qui a duré un peu plus d'un semestre.

La nouvelle bibliothèque

Après la réalisation des travaux, la capacité de stockage s'est vue accroître de plus de 60 000 volumes, sachant que le fonds s'enrichit de plus de 1000 ouvrages par an, sans compter les 250 périodiques vivants. Le sous-sol de la bibliothèque dispose désormais de 3 250 mètres linéaires au lieu des 1 650 ml disponibles avant les travaux. Cette augmentation de la capacité de stockage permettra de ménager l'avenir en poursuivant une politique d'acquisition et d'accueil de dons active.

La bibliothèque a profité de ces travaux pour réorganiser ses fonds et ainsi faciliter les recherches des usagers, notamment en recotant ses collections en libre accès selon un système de classement unique par thème, à savoir la classification décimale de Dewey qui est très répandue dans les bibliothèques, en étroite collaboration avec la BNU.

Beat Föllmi

Les Huguenots

Grand Opéra français de Giacomo Meyerbeer ¹¹

En mars et avril, l'Opéra du Rhin a présenté à Strasbourg et Mulhouse un spectacle rarissime : le grand opéra français *Les Huguenots* de Giacomo Meyerbeer sur un livret d'Eugène Scribe. L'œuvre retrace les événements tragiques de la Saint-Barthélemy.

L'opéra *Les Huguenots* du compositeur allemand Meyerbeer, créé en février 1836 à Paris, a immédiatement connu un succès foudroyant : plus de mille représentations seulement à Paris jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Mais la polémique contre son auteur, qui était d'origine juive, finit par faire disparaître ce chef-d'œuvre de la scène et les nazis l'interdirent formellement. La mise en scène aujourd'hui montrée à Strasbourg et Mulhouse confirme que cet opéra occupe, à juste titre, une place importante dans le répertoire du grand opéra français du XIX^e siècle. C'est, après la pièce de théâtre, *Le massacre de Paris*, du britannique Christopher Marlowe, jouée en 2008 au TNS, déjà le deuxième spectacle sur ce thème que l'on montre à Strasbourg.

Sur fond de Saint-Barthélemy de 1572 où, lors des noces d'Henri de Navarre avec Marguerite de Valois, les protestants ont été abattus par milliers, d'abord à Paris, puis dans les villes de province, l'œuvre raconte une histoire d'amour. Le protestant Raoul de Nangis est tombé amoureux d'une jeune inconnue qui n'est autre que Valentine de Saint-Bris, la fille du chef de file du parti catholique. Valentine sauve son amant d'un piège que les catholiques lui ont tendu. Mais les deux apprennent que des massacres, qui visent tous les protestants, se préparent. Retranchés dans une église parisienne, ils deviennent témoins des atrocités perpétrées dans les rues. Après que Valentine s'est convertie au protestantisme sur le champ, tous les deux tombent sous les balles des soldats catholiques.

Cette intrigue pourrait nous paraître aujourd'hui comme un étrange mélange entre l'histoire événementielle de la guerre des religions et des épisodes sentimentaux. Les auteurs mélangent des personnalités historiques comme Marguerite de Valois ou le comte de Nevers (en réalité Louis IV, duc de Nevers) avec des personnages romanesques, comme les protagonistes Raoul et sa dame de cœur Valentine.

Cependant, le livret de Scribe n'est pas une simple retranscription sentimentale des horreurs sanglantes et du fanatisme meurtrier. L'opéra nous montre plutôt comment le déchirement confessionnel se prolonge jusqu'au sein des familles et des relations intimes entre homme et femme. Dans la dernière scène, le comte de Saint-Bris, fervent catholique et l'un des tueurs de la Saint-Barthélemy, découvre avec horreur qu'il a fait exécuter sa propre fille qui a rejoint les rangs des protestants.

L'opéra n'est donc pas une interprétation des événements historiques, mais l'histoire sert comme fond pour que nous nous interroguions sur nos propres fanatismes et sur la façon de résoudre les conflits. Ainsi fanatisme religieux, aveuglement politique et fantasme de violence sont des deux côtés, catholique et protestant. Marcel, le soldat protestant et valet de Raoul, glorifie la violence commise lors du siège de La Rochelle : « Piff, paff, piff, terrassons-les, cernons-les, frappons-les ! Qu'ils pleurent, qu'ils meurent, mais grâce jamais ! » Et les soldats catholiques, assoiffés de sang, achèvent leur besogne sinistre en chantant : « Par le feu et par l'incendie, exterminons la race impie ! Frappons, poursuivons l'hérétique ! »

¹¹ Résumé de la conférence de Beat Föllmi, maître de conférences en musique sacrée à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, donnée le jeudi 15 mars au Palais Universitaire.

La musique somptueuse de Meyerbeer confère à la grande histoire sa vivacité et son actualité : des scènes intimes suivent les grands tableaux sanglants. Mais en dehors des scènes de masse très impressionnantes (qui font sans doute la gloire de Meyerbeer), le compositeur sait parfaitement faire vivre les personnages, même les rôles secondaires, par la précision des thèmes musicaux. Le moment de la consécration des épées par les prêtres catholiques dans le quatrième acte est sans doute l'un des moments musicaux et dramatiques les plus forts de l'opéra. « Tous les cœurs ont tremblé. C'est ça la musique ! » s'enthousiasme l'écrivain Heinrich Heine après la première parisienne.

Beat Föllmi

Voyage à Aquilée

Résumé

S'il ne fallait retenir qu'une seule chose de notre voyage, ce serait à l'évidence qu'il fut une incroyable réussite, à tous les plans. Grâce à la participation des professeurs qui s'y sont investis, de l'aide de nos sponsors et du travail passionné des volontaires de l'Amicale, ce voyage s'est admirablement bien passé : tout le monde s'est vraiment fait plaisir, aussi bien pendant les trajets, les repas que les pauses du voyage, les visites.

Ce fut un voyage à la fois à travers le temps et l'Europe, puisque, partis de France, nous sommes passés par l'Autriche pour aller en Italie, en revenant par l'Allemagne et nous avons découvert des trésors architecturaux et musicaux, allant des premiers siècles de notre ère à la fin du XVIII^e siècle.

Première étape : Salzburg

Notre voyage a donc commencé en Autriche par Salzburg, pour y découvrir à la fois l'héritage architectural de la Contre-Réforme et l'œuvre de Mozart. Salzburg est à tel point un haut lieu culturel que l'intégralité de la vieille ville a été déclaré **Patrimoine de l'humanité** par l'UNESCO.

Nous y avons donc visité la cathédrale, appelée *Dom*, dédiée à saint Rupert de Salzburg. Dans l'édifice, impressionnant par son baroque, on trouve une énorme quantité de gravures, en particulier des bas-reliefs couvrant la totalité de certaines colonnes et murs, avec des motifs végétaux surplombés sur le dessus par des hauts-reliefs d'angelots. Donnant également dans la démesure au niveau musical, cette cathédrale est dotée de trois orgues, deux « petits » orgues (qui pourraient rivaliser avec l'orgue de certaines de nos paroisses) autour du chœur et un grand orgue, immense, niché au-dessus de l'extrémité de la nef.

Mais la vieille ville regorge d'autres églises, toutes plus baroques les unes que les autres, avec notamment le *Stift Saint-Pierre*, qui comprend le plus ancien cloître de l'espace germanophone encore debout, et dont l'église est un joyau de feuilles d'or et d'argent, de marbres et de peintures ou encore la *Franziskanerkirche*, toutes celles-ci étant littéralement à quelques pas l'une de l'autre.

Toujours dans la vieille ville, nous avons pu voir la *Alte Residenz*, qui fut le siège de l'archevêque de Salzburg et héberge désormais la *Residenzgalerie*, qui expose de nombreuses toiles de maîtres autrichiens et internationaux, comme notamment Rembrandt.

Le château du *Hohensalzburg*, que nous avons également visité, n'est pas en reste de superlatifs, puisqu'il est un des plus grands châteaux médiévaux d'Europe, avec pas moins de 250m de long et 150m de large. Non content de ses dimensions, le *Hohensalzburg* peut également être vanté pour avoir été équipé, en 1495 ou 1504, du premier train funiculaire au monde, le *Reisszug*, qui fonctionnait avec des rails en bois et une corde de chanvre, propulsé par des animaux.

Nous sommes ensuite partis sur les traces de Mozart, dont nous avons visité la maison, désormais musée retraçant en détail sa vie et son œuvre, à l'aide d'objets de la vie quotidienne et de manuscrits retraçant son histoire, ainsi que de films, le tout étant, naturellement, ponctué d'occasions d'écouter de très nombreux extraits de ses compositions.

Deuxième étape : Aquilée

Notre but principal était de visiter, à Aquilée, la plus ancienne basilique chrétienne encore debout, présentant en particulier d'impressionnantes mosaïques, presque parfaitement conservées.

La ville elle-même est une ville romaine assez ancienne, fondée en 181, dont nous avons d'ailleurs pu voir, lui aussi parfaitement conservé, le port romain, désormais à sec et dans lequel nous avons eu le privilège de pique-niquer.

La basilique, elle, fut fondée en 313 par l'évêque Théodore, au moment de l'autorisation du culte public dans l'empire romain. Cette construction initiale ne constitue que la moitié de l'édifice actuel, et héberge une gigantesque mosaïque qui a été mise à jour au XXe siècle et date du IVe siècle. Elle est dans un étonnant état de conservation, parce qu'elle avait été recouverte rapidement, au Ve siècle, par une seconde mosaïque, également visible en certains points de la basilique.

La première mosaïque est majoritairement figurative, avec des représentations soit de scènes bibliques telles que Jonas ou la pêche miraculeuse, soit d'animaux soit de personnages anonymes, vraisemblablement de donateurs mécènes de la mosaïque, ces dernières représentations nous donnant une idée de la mode de l'époque, aussi bien en matière de coupes de cheveux que de vêtements.

La seconde partie de l'édifice est en fait une seconde église, dont l'usage originel n'est pas certain et qui aurait par exemple pu servir pour les cultes et rassemblements des chrétiens non baptisés, l'entrée dans la première église étant réservée aux seuls baptisés. Dans cette seconde église, on retrouve des mosaïques, avec en particulier des représentations assez étranges d'animaux, par exemple des homards perchés sur un arbre.

La visite de ce joyau historique nous fut profondément instructive, en particulier grâce à notre guide, Alessio Peršič, professeur en Sciences religieuses à l'Université de Milan, qui avait le privilège d'allier une connaissance intime de l'histoire des premiers siècles de la région à un français fluide, teinté d'un chantant accent italien.

Tant que nous étions dans le Frioul, nous avons décidé de varier les plaisirs et nous sommes allés un jour à Trieste, certains pour visiter le château de Miramare et flâner dans le parc attendant tandis que d'autres se doraient au soleil sur la plage, avec même quelques courageux qui sont allés nager dans l'eau encore relativement froide de l'Adriatique.

Troisième étape : Munich

Nous avons terminé notre voyage par Munich, ou nous avons commencé, le soir de notre arrivée, par déguster la gastronomie locale dans une brasserie.

Le lendemain fut riche en visites, puisque nous avons d'abord vu la *Frauenkirche*, la cathédrale, qui est un édifice à la nef immense, mais incroyablement sobre, d'autant plus en comparaison du haut baroque que nous avons vu précédemment. La nef contient un gigantesque crucifix, suspendu à la voûte. Parmi les nombreuses curiosités du lieu, nous avons pu admirer le *Teufelstritt*, une marque noire au sol, semblable à une empreinte de pas terminée par une petite queue, qui est dite avoir été laissée là par le diable lorsqu'il est venu se moquer de l'architecture de l'édifice.

La visite de Munich ne pouvait pas nous dispenser de passer par le *Marienplatz* et nous avons même pu admirer le superbe jeu de carillons, accompagné des personnages dansant et

tournant sur la façade de l'Hôtel de Ville. Ceux qui avaient déjà assisté à ce spectacle ont pu confirmer qu'on s'en émerveille à chaque reprise.

La journée s'est terminée, pendant que certains profitaient des plaisirs simples d'une métropole comme Munich, par un passage par la Résidence pour les infatigables des visites. Ce bâtiment gigantesque, qui comporte plus d'une centaine de pièces, fut la demeure des souverains de la Bavière, ducs, princes électeurs et rois, et rivalise de sophistication avec les hauts lieux de l'aristocratie européenne. Le mélange des styles d'architecture et de décoration empêche à coup sûr le visiteur curieux de s'y ennuyer un instant. La Résidence comprend sa propre « chapelle », qui aux yeux du commun des mortels constitue en fait une église à part entière.

Remerciements

Ce voyage, organisé par l'Amicale de Théologie protestante, n'aurait pas été possible sans l'aide des professeurs qui s'y sont engagés, aussi bien dans la préparation que lors du voyage, pour nous permettre de vivre des moments à la fois plaisants et véritablement instructifs, éclairant nos études d'une manière agréable et ludique.

Il n'aurait surtout jamais été possible sans l'aide incroyablement généreuse de nos mécènes que sont la Société des Amis de la Faculté de théologie protestante, l'École doctorale de théologie et le Chapitre Saint-Thomas. Nous leur en sommes profondément reconnaissants.

Pierre Thierry



Rapport du doyen

L'année 2010/2011 a été marquée par le changement de doyen : Christian Grappe a passé le relais au soussigné en janvier 2011, tout en gardant d'importantes responsabilités à la tête de l'Equipe d'accueil 4378 (« Théologie protestante ») ; Matthieu Arnold et Daniel Frey continuent quant à eux leurs mandats d'assesseurs enseignants. Tout au long de son décanat, Christian Grappe s'est fortement investi au service de la Faculté, qui lui doit beaucoup. Le présent doyen lui est particulièrement reconnaissant pour la qualité des dossiers qu'il lui a transmis, assurant de ce fait une transition agréable.

Une université en pleine mutation

Au terme de son discours de fin de mandat, Christian Grappe affirmait qu'il « (aurait) aimé quitter (ses) fonctions dans des conditions quelque peu différentes de celles qui préval(ai)ent » alors, et soulignait la nécessaire « vigilance » que son successeur devrait avoir à l'égard des services centraux, en particulier en ce qui concerne le financement de la politique documentaire et la gestion des postes. Il avait pleinement raison. Les conséquences de la Loi relative aux libertés et aux responsabilités des universités (LRU), du décret n° 2009-460 du 23 avril 2009 fixant les dispositions statutaires communes applicables aux enseignants-chercheurs (et de l'arrêté du 31 juillet 2009 approuvant le référentiel national d'équivalences horaires) – adoptés malgré une forte opposition du monde universitaire – sont en effet désormais perceptibles.

Ces réformes structurelles, associées à une situation financière difficile et à une rationalisation de la comptabilité qui peine à répondre à ses objectifs, ont des répercussions directes sur le fonctionnement de l'Université et sur le travail quotidien des enseignants-chercheurs comme des personnels administratifs. Le suivi des heures statutaires des enseignants et le financement du Centre de Formation Théologique et Pratique font partie des questions sensibles, qui ont été au coeur des réflexions du doyen et de Mme Richarde Fischer, responsable administrative et financière, en 2011.

Les postes d'enseignants-chercheurs

Malgré ce contexte difficile, la Faculté a globalement pu obtenir, au terme de discussions souvent délicates, les heures complémentaires dont elle avait besoin. Au niveau des postes, le bilan est également positif. Patrice Géhin a ainsi pu être affecté de façon stable au secrétariat ; un poste de maître de conférences en histoire du christianisme ancien a été ouvert pour le 1^{er} septembre 2011 (poste sur lequel a été nommée Gabriella Aragione, qui avait enseigné auparavant à la Faculté comme vacataire puis comme ATER) et un poste de professeur en hymnologie sacrée a été mis au concours pour le 1^{er} septembre 2012.

Ces ouvertures de postes s'accompagnent de départs plus ou moins proches : Jean-Marc Prieur, toujours en congé longue durée, partira à la retraite dans le courant du mois de mai 2012, et Bettina Schaller quittera, pour convenances personnelles, la Faculté à la fin août 2012 (son poste de maître de conférences sera mutualisé). Le doyen remercie ces enseignants pour leur apport à la Faculté et espère qu'ils garderont un bon souvenir des années qu'ils ont passé à transmettre leur savoir aux étudiants.

La politique documentaire

La question du financement de la politique documentaire, relevée par Christian Grappe au terme de son mandat décanal, reste en revanche délicate. Si la bibliothèque continue de recevoir une dotation des services centraux dans le cadre des arbitrages consécutifs au dialogue de gestion, celle-ci n'a pas été augmentée depuis trois ans, alors que les prix des ouvrages et périodiques sont en constante hausse. Les tentatives pour obtenir un accroissement de cette dotation et un soutien sur le long terme n'ont pour le moment pas abouti. D'autre part, le poids des vacances s'est alourdi en raison des hausses du SMIG, alors même que les dotations budgétaires des Facultés de théologie et des Equipes d'accueil ne sont pas en hausse. Une dotation en heures de vacation a pu être obtenue pour accompagner les transformations de la bibliothèque (voir plus bas), mais il s'agit à nouveau d'un soutien ponctuel. Sur ces questions, les discussions avec les services centraux doivent se poursuivre. Pour les faciliter, un Conseil de bibliothèque commun aux deux Facultés de théologie a été créé et s'est réuni à plusieurs reprises en 2011.

Mutations pédagogiques

D'autres réformes sont en cours sur le plan national, dans la suite d'évolutions constatables dans toute l'Europe. Elles se sont manifestées en particulier par la promulgation, durant l'été 2011, d'un nouvel arrêté sur la licence, qui introduit de façon explicite une profonde professionnalisation des études universitaires.

En raison de l'application immédiate d'un article de cet arrêté, les notes éliminatoires ont été supprimées et une compensation intersemestrielle a été mise en place dès la rentrée 2011. Ces nouvelles modalités, qui visent à faciliter la réussite des étudiants, ont d'ores et déjà pour effet pervers une importante baisse de niveau en hébreu et en grec. Pour éviter qu'elle n'ait des conséquences trop graves sur la suite de la formation, l'accès en master ne sera désormais plus automatique pour les titulaires d'une licence « théologie protestante », mais se fera sur dossier ; en cas d'insuffisance, les étudiants pourront être conduits à effectuer un complément de formation avant l'entrée en master ; pour ceux d'entre eux qui auront des notes insuffisantes en langues bibliques pour intégrer la spécialité « théologie protestante », un diplôme d'université « langues bibliques » sera mis en place dès septembre 2012 ; il est à espérer que cette formation attirera aussi un plus large public, intéressé par l'apprentissage du grec et/ou de l'hébreu.

Les autres articles de l'arrêté sur la licence seront progressivement mis en place à partir de la rentrée 2012. Le Conseil des études et de la vie étudiante de l'Université a commencé à élaborer des propositions de mise en œuvre de ce texte, dont l'application pose de multiples problèmes, sur lesquels la Conférence des présidents d'Université a attiré l'attention du gouvernement.

Un autre texte de loi, modifiant le mode de financement des stages, a été promulgué durant l'été 2011. En concertation avec Christian Kelche, doyen de la Faculté de psychologie, le doyen a alerté Mme le recteur et les députés sur les conséquences néfastes de cette loi, qui réduit *de facto* les possibilités de stages dans les milieux associatifs, qui sont désormais contraints de salarier les stagiaires pour tout stage de deux mois ou plus (même si le stage est discontinu et à temps partiel). De nombreux députés ont relayé les courriers de Christian Kelche et du doyen auprès du Ministère du Travail et du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Dans un courrier reçu début mars 2012, Laurent Wauquiez se contente de rappeler la législation, se refusant par là même à assouplir la loi pour les stages en

milieux associatifs. En conséquence, les stages devront dorénavant être réduits. Une telle évolution est dommageable pour la formation des étudiants, mais les récentes évolutions de la législation française ne laissent, hélas, pas d'autre choix.

Réflexions stratégiques

Les profondes réformes dans lesquelles le système universitaire français est engagé et la lente érosion des effectifs de la Faculté impose de réfléchir à la place de la Faculté de théologie protestante au sein de l'Université et dans la société, à sa visibilité, à ses missions et à ses objectifs. Le doyen et la présidente du Conseil de Faculté se sont entretenus à plusieurs reprises avec le responsable du Service de communication de l'Université sur la stratégie de communication de la Faculté. En parallèle, une commission se réunit régulièrement, depuis l'automne 2011, pour élaborer un plan stratégique pour la Faculté. Le résultat de ces réflexions sera discuté en temps utile dans le cadre du Conseil de Faculté.

Diverses mesures ont d'ores et déjà été prises pour consolider la place et l'image de la Faculté dans la société : d'une part, la présentation du Guide pédagogique a été entièrement modernisée par Géraldine Schverer ; d'autre part, la Faculté s'est associée à l'opération « Protes'temps forts », organisée par l'UEPAL, proposant à un large public huit conférences, en partie décentralisées et Beat Föllmi a proposé une conférence sur l'opéra « Les Huguenots » de G. Meyerbeer, joué au printemps 2012 par l'Opéra national du Rhin, des nouveautés réjouissantes, qui témoignent du souci d'ouverture de la Faculté sur la cité ; enfin, le doyen et Th. Legrand travaillent depuis quelques semaines à la refonte du site de la Faculté, qui sera désormais hébergé sur celui de l'Université.

Offre de formation

L'année 2010/2011 a également été une année charnière pour la réflexion sur l'offre de formation de la Faculté. Le programme des études qui sera mis en place dès septembre 2013 pour une durée de cinq années devait en effet être soumis pour habilitation en automne 2011. Cadrée par un document stratégique émanant des services centraux de l'Université – qui anticipait en partie l'arrêté sur la licence promulgué durant l'été 2011 –, la réflexion a fortement mobilisé le corps enseignant et le Conseil de Faculté durant le printemps 2011 ; l'UEPAL a été consultée pour s'assurer que les changements apportés au niveau du master « Théologie appliquée » répondent à ses besoins.

Parmi les modifications apportées au plan d'études, trois nouveautés méritent d'être relevées. En premier lieu, la Faculté proposera, dès la rentrée 2013, un véritable enseignement à distance, avec des supports pédagogiques variés et une interaction entre enseignants et étudiants ; il sera désormais possible de suivre non seulement la licence, mais aussi le master à distance – une possibilité unique dans le paysage universitaire francophone. D'autre part, en cohérence avec les directives émanant de l'Université, un important effort sera fait pour faciliter l'entrée des étudiants dans la vie professionnelle. Enfin, un diplôme d'Université de culture religieuse sera également créé en septembre 2013 ; il permettra à un large public de s'initier à la fois à la théologie protestante et aux grandes religions.

Travaux

Divers travaux ont eu lieu durant l'année 2011, aussi bien dans le bureau décanal et le bureau de Mme Fischer que dans le bureau 4. Mais c'est le chantier de la bibliothèque des

Facultés de théologie, qui, par son ampleur et son impact sur les activités d'enseignement et de recherche, mérite d'être mentionné ici.

La transformation du sous-sol en stockage dense (cf. l'article de Beat Föllmi) a en effet nécessité la fermeture de la bibliothèque pendant 6 mois. La réouverture des locaux, le 23 janvier 2012, suivi de l'inauguration officielle, le 20 février, marquent la fin des travaux, et ce quand bien même des ajustements sont encore nécessaires pour assurer le bon fonctionnement des rayonnages mobiles installés par la société Lapouyade.

Ce lourd chantier, dont le suivi a été officiellement assuré par la DPI, mais qui a impliqué le doyen et l'ensemble des personnels administratifs, s'est accompagné d'une restructuration du fonds de la bibliothèque, visant à distinguer les ouvrages essentiels et récents (localisés dans le libre accès, au rez-de-chaussée et en mezzanine) des ouvrages anciens, très spécialisés ou moins importants (situés dans le sous-sol, d'accès restreint). Le libre accès de la bibliothèque sera à terme entièrement décliné selon la classification Dewey, qui a été adaptée au fonds en étroite concertation avec la Bibliothèque nationale et universitaire. De ce fait, dès la réouverture de cette dernière, les lecteurs familiers de la bibliothèque de la Faculté de théologie devraient se retrouver avec aisance sur les plateaux de la BNUS nouvelle – et inversement. Cette synergie est un des heureux résultats de la collaboration entre les bibliothèques en théologie et en sciences religieuses du site strasbourgeois qui s'est intensifiée depuis quelques années. On ne peut que regretter que le projet RE3, à nouveau soumis par B. Föllmi dans le cadre des « investissements d'avenir », qui aurait donné à cette synergie une tout autre dimension, n'ait pas été retenu, malgré une évaluation très positive. Des solutions de remplacement sont à l'heure actuelle envisagées, en étroite collaboration avec la BNUS.

Cela étant, la recotation du fonds de la bibliothèque a pris du retard. Des vacances supplémentaires, financées par l'Université, ont été mises à disposition de la bibliothèque pour avancer au plus vite cette réorganisation, dont les lecteurs devraient tirer le plus grand bénéfice, mais il est clair que la recotation doit rester la priorité de la bibliothèque tout au long de 2012.

Vie de la Faculté

Ces réformes, réflexions et travaux n'ont bien évidemment pas empêché la Faculté de poursuivre ses missions d'enseignement. En 2010/2011, 11 étudiants ont ainsi validé la licence de théologie protestante, 17 le master. Trois doctorats en théologie protestante ont également été soutenus, par Mmes et MM. Geissbühler, Kim et Vilbas. Enfin, 32 personnes ont obtenu un diplôme dans le cadre du Centre de Formation Théologique et Pratique.

Les activités de recherche de la Faculté – qui sont également en cours d'évaluation quadriennale – se sont aussi poursuivies de façon intensive, aboutissant à un nombre élevé de publications. Deux ouvrages récemment parus dans les collections de l'Association des publications de la Faculté méritent d'être particulièrement mentionnés : *Eglises aux marges, Eglise en marche. Vers de nouvelles modalités d'Eglise*, un ensemble d'études dues en grande partie à des doctorants et une originale *Anthologie protestante de la poésie française*, due à Philippe François.

Année après année, la Faculté fait de son mieux pour faciliter la vie et le travail des étudiants, des enseignants-chercheurs comme des personnels. Mais il y a une chose que la Faculté ne peut fournir : le plaisir d'étudier. Or, comme l'a écrit la philosophe Simone Weil (*L'attente de Dieu*, Paris, 1950, p. 75-76) : « La volonté, celle qui au besoin fait serrer les dents et supporter la souffrance, est l'arme principale de l'apprenti dans le travail manuel. Mais, contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, elle n'a presque aucune place dans

l'étude. L'intelligence ne peut être menée que par le désir. Pour qu'il y ait désir, il faut qu'il y ait plaisir et joie. L'intelligence ne grandit et ne porte de fruits que dans la joie. La joie d'apprendre est aussi indispensable aux études que la respiration aux coureurs. Là où elle est absente, il n'y a pas d'étudiants, mais de pauvres caricatures d'apprentis qui, au bout de leur apprentissage, n'auront même pas de métier (...) ».

Cette joie d'apprendre est cultivée par la Faculté notamment lors des Journées interdisciplinaires qui, en 2010/2011, ont porté sur la paix. En 2011/2012, elle prendront une forme plus originale : le thème choisi, « Théologie en marche », amènera l'ensemble de la Faculté à cheminer un peu sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, tout en réfléchissant à la valeur spirituelle de la marche.

Comme le dit encore Simone Weil (*ibid.*, p. 80), « Les études sont un de ces champs qui enferme une perle pour laquelle cela vaut la peine de vendre tous ses biens, sans rien garder à soi, afin de pouvoir l'acheter ». En ce temps de restrictions financières et de profondes mutations du monde universitaire, où la valeur du savoir est souvent réduite à son utilité socio-économique, il est essentiel de le rappeler.

Rémi Gounelle

Liste des soutenances de thèse de doctorat

20 janvier 2011 :

Hye-Ryung Lee

Habiter : perspectives philosophiques et éthiques. De Heidegger à Ricœur.

Directeur : G. Vincent

Membres du jury : Olivier Abel, Jérôme Porée, Frédéric Rognon

08 septembre 2011 :

Jean Vilbas

Le mouvement chrétien inclusif et sa théologie de l'hospitalité

Directeur : Isabelle Grellier

Membres du jury : Olivier Abel, Pierre Bühler, Baptiste Coumont, Elisabeth Parmentier

23 septembre 2011 :

Christophe Muller

Les formes verbales de l'hébreu biblique du livre d'Amos et leurs fonctions au sein du système temps-aspect-mode.

Directeur : Jan Joosten

Membres du jury : Erhard Blum, Eberhard Bons, Stephan Schorch

19 octobre 2011 :

Bong Seok Lee

Critique du néo-libéralisme du point de vue d'une éthique protestante.

Directeur : Frédéric Rognon

Membres du jury : François Dermange, Bernard Hort, Gilbert Vincent

16 novembre 2011 :

Paul Szobody

Lorsque la bête pense comme un ange. La possibilité d'une dogmatique pascalienne.

Directeur : André Birmelé

Membres du jury : Matthieu Arnold, Hubert Bost, Dominique Descotes

12 décembre 2011 :

Christelle Mulard

La pensée symbolique de Romanos le Mélode

Directeur : Rémi Gounelle

Membres du jury : Vincent Deroche, Johannes Koder, Françoise Vinel

Compte rendu de l'assemblée générale 2011

le 23 mai 2011 à 16 heures, à la salle des professeurs de la Faculté

Le président, Christian Wolff, déclare ouverte l'assemblée annuelle de l'association. Il rappelle que le procès verbal de l'A.G. de l'an dernier (21 mai 2010) a paru dans notre Cahier. Ce PV est accepté à l'unanimité.

Le président présente son **compte rendu d'activités de l'année**. Il annonce l'achat de parts d'Oikocrédit, conformément à la décision prise en assemblée générale 2010. Des aides financières ont été apportées à des étudiants, notamment à deux vacataires à la bibliothèque et à un Congolais, ainsi que pour participer aux frais de décor de la pièce de théâtre des Journées interdisciplinaires et au voyage d'études en Autriche et Italie du Nord. Pour la première fois, le Bulletin annuel arbore une couverture en couleurs. En complément à son rapport, le président donne la parole à **J.J. Bauswein** qui a lancé le **projet** de tâcher de retrouver le plus grand nombre possible d'anciens étudiants des volées qu'il a connues durant le temps de ses études. Il fait partie de la volée 1962 et ce groupe-là a pris l'habitude de se retrouver tous les deux ans, puis tous les ans. Beaucoup de ses anciens condisciples ont disparu. Il pense qu'à l'occasion des cinquante ans du début de leurs études, ils auraient plaisir à une rencontre.

Grâce aux registres de la Faculté, J.J. Bauswein a pu relever les noms de 300 anciens étudiants qui ont été dans ses murs entre 1962 et 1970 et il a commencé à avoir des adresses et des courriels... Quel événement majeur dans la vie de la Faculté ou de la ville pourrait être le prétexte à une invitation et à une rencontre, en 2012 ou 2013 ? Il faut non seulement une volonté de les réunir, mais des volontaires.

Il faudrait annoncer clairement que les données collectées resteront entre nos mains, l'on demanderait à chacun s'il accepte que son adresse électronique soit portée sur une liste que Thierry Legrand (notre boîte aux lettres) conserverait. De plus il faut prévoir que ce soit la Faculté (ou notre Société des Amis) qui gère les éventuels fonds collectés. Pour éviter des ponctions financières, il ne faut pas que cette opération passe par l'Université, laquelle est justement en train de constituer un réseau d'anciens (*Alumni*) !

Ces dernières années, les étudiants et les professeurs ont joué une pièce dans le cadre de leurs Journées interdisciplinaires. Un tel spectacle pourrait être le prétexte à une invitation à venir à Strasbourg. Le doyen fait remarquer que justement il n'y aura pas de pièce au programme de ces Journées en 2012. Peu importe, répond J.J. Bauswein, si nous organisons un tel événement, il nous faut du temps et 2013 serait encore mieux que 2012 !

Parmi les événements majeurs annoncés, il y aura un « Protestants en fête » à Bercy en 2013 et, en 2017, une année de commémoration de la Réformation.

Thierry Legrand, qui s'occupe du site de notre Faculté, a commencé de son côté un travail de recherche non seulement d'anciens étudiants, mais l'établissement d'une liste complète des anciens enseignants, s'efforçant de retrouver ceux dont l'enseignement a été court et de compléter les notices bibliographiques des publications de chacun d'entre eux. Il est étonné de constater combien les données sont incomplètes avant 2000. Il est vrai que le corps enseignant qui s'était élargi dans les années 60 (nombreuses créations de postes alors) a aussi connu un renouvellement très important récemment. On ne dispose pas d'archives complètes sur nos anciens enseignants. Le dictionnaire de Bopp les recense jusque vers 1960.

Pour en revenir au projet Bauswein, Gérard Janus s'engageant à faire des recherches sur les étudiants entre 1982 (sa propre année d'entrée) et 1986, cela prolonge la période prise en charge par M. Bauswein. Il est proposé de se limiter à ceux qui sont sortis diplômés de la Faculté.

Le rapport financier est présenté par le trésorier Daniel Gerber. Il commente les comptes publiés dans le Cahier. Il y a un très léger solde positif, un peu plus de 100 €. Il explicite quelques détails : un étudiant haïtien avait demandé que son argent soit mis en dépôt pour ne pas être tenté de l'expédier dans son pays en détresse après le tremblement de terre. Dans d'autres cas, des avances ont été faites à des étudiants qui sont payés très en retard (par exemple ceux qui ont reçu des vacances pour un travail temporaire à la bibliothèque).

C'est la première année qu'aucun étudiant n'a demandé d'aide pour ses frais d'inscription. Pour le reste, c'est à peu près comme d'habitude ; le président a déjà insisté sur les deux lignes de nos interventions financières : aide à quelques étudiants dans le besoin et contribution à des actions culturelles. Il a fait allusion aussi à la vente réalisée de nos Sicav. 15000 euros ont été placés à Oikocrédit, comme il avait été décidé l'an dernier, et nous avons conservé 6000 à 7000 € sur un compte épargne, pour pouvoir en disposer rapidement. L'argent placé à Oikocrédit peut aussi être retiré, mais moins rapidement (délai d'une quinzaine environ).

Le doyen Grappe pense que la somme conservée sous le coude pourrait être limitée à environ 3000 euros ; inutile de garder le double. Le trésorier remarque cependant qu'il a déboursé d'un coup la somme de 3000 € à titre d'avance pour le voyage culturel.

Les **vérificateurs aux comptes** M. André Kleiber et M. Richard Fischer, ayant examiné la comptabilité, recommandent de donner quitus au trésorier, pour sa gestion exacte. Le trésorier et les vérificateurs sont remerciés. Ces derniers acceptent d'être renouvelés dans leur fonction.

Le rapport d'activité et le rapport du trésorier sont soumis à l'approbation des participants et sont adoptés à l'unanimité (moins une abstention pour le rapport financier).

MM.Bruneau Jousellin et Christian Wolff sont soumis à **réélection** au sein du Comité. Ils acceptent de se représenter et sont élus par acclamation à l'unanimité. M. Gérard Janus, quoiqu'il quitte l'aumônerie universitaire pour un poste de pasteur à Balbronn et Traenheim, accepte de rester avec nous.

Le voyage d'études dans le Frioul, accompagné par trois enseignants de la Faculté et par G. Janus, a regroupé 26 étudiants : de nombreux nouveaux, des étudiants en licence et master et deux doctorants. Il a été très réussi et intéressant, dans d'excellentes conditions financières. Les étudiants remercient la Société pour son aide (avance des frais de transport, en bus). Gérard Janus témoigne de la qualité de ce voyage permettant des échanges qu'on n'a pas dans la vie normale.

Le président déclare close l'Assemblée générale de notre association et introduit en la présentant, la conférence de Mme Annick Kocher : *Vivre sous le regard de Dieu*, tirée de sa thèse de doctorat. Elle est suivie d'un débat montrant l'intérêt qu'elle a suscité.

Marjolaine Chevallier

**REVUE D'HISTOIRE
ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES**

*Publiée par l'Association des Publications de la
Faculté de Théologie Protestante de l'Université de Strasbourg
avec le soutien de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS*

ISSN 0035-2403

RHPR 2012 Tome 92 n° 1 p. 1-222 Strasbourg Janvier-Mars 2012

PHILOSOPHIE, HERMÉNEUTIQUE, SOLIDARITÉ

Hommage à Gilbert Vincent

à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire

Introduction, par Matthieu Arnold, Daniel Frey et Christian Grappe.....	3
Jérôme PORÉE, Expliquer, comprendre et vivre la maladie.....	5
Olivier ABEL, Du « <i>socius</i> » au prochain et retour	21
Yves BIZEUL, Protestantisme et démocratie	35
François Xavier CUCHE, La Bruyère et le respect des cultures	49
René HEYER, Croyance chrétienne et fiction littéraire	69
Michel LE DU, Les sciences de l'esprit sont-elles narratives ?	83
Freddy RAPHAËL, « Malgré tout », « Trotzdem », « La'hén » : Esquisse d'une sociologie de l'espérance juive.....	97
Matthieu ARNOLD, Gerhard von Rad dans les écrits de Paul Ricœur.....	117
Jean-Pierre BASTIAN, Religion et politique dans les révolutions latino- américaines contemporaines.....	139
Daniel FREY, La Profession de foi de Jean-Jacques Rousseau	153
Christian GRAPPE, « Jésus Christ a ôté toute différence de lieu ». Portée et pertinence d'une affirmation calvinienne.....	175
Frédéric ROGNON, L'éthique protestante et l'esprit du solidarisme. L'exemple de Charles Gide	187
Bibliographie de Gilbert Vincent.....	205

Année 2012 – vol. 92 France : 32,00 € Union Europ. : 35,00 € Autres pays : 39,00 €
Tarif réduit France : 21,30 € Union Europ. : 23,30 € Autres pays : 26,00 €

Ce numéro : 15,00 € Franco France : 18,00 € Franco autres pays : 22,00 €

Règlement par chèque bancaire à l'ordre de la Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses

Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses
9 place de l'Université – BP 90020
67084 Strasbourg Cedex (France)

Tél. : +33 (0)3 68 85 68 35 E-mail : rhpr@unistra.fr
Fax : +33 (0)3 88 14 01 37 Web : <http://www.rhpr.net/>

Le montant de la cotisation 2012 reste fixé à 20 €
Un reçu fiscal sera délivré pour tout versement effectué

Société des Amis et Anciens Étudiants
de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg

CCP n° 0020351F036

IBAN FR89 2004 1010 1500 2035 1F03 650

BIC PSSTFRPPSTR

Imprimerie intégrée
de l'Université de Strasbourg

ISSN 1767-8625

Vous êtes sur le site de la Faculté de théologie protestante
<http://theopro.unistra.fr/>